



26071 ~~Mag. Koop.~~

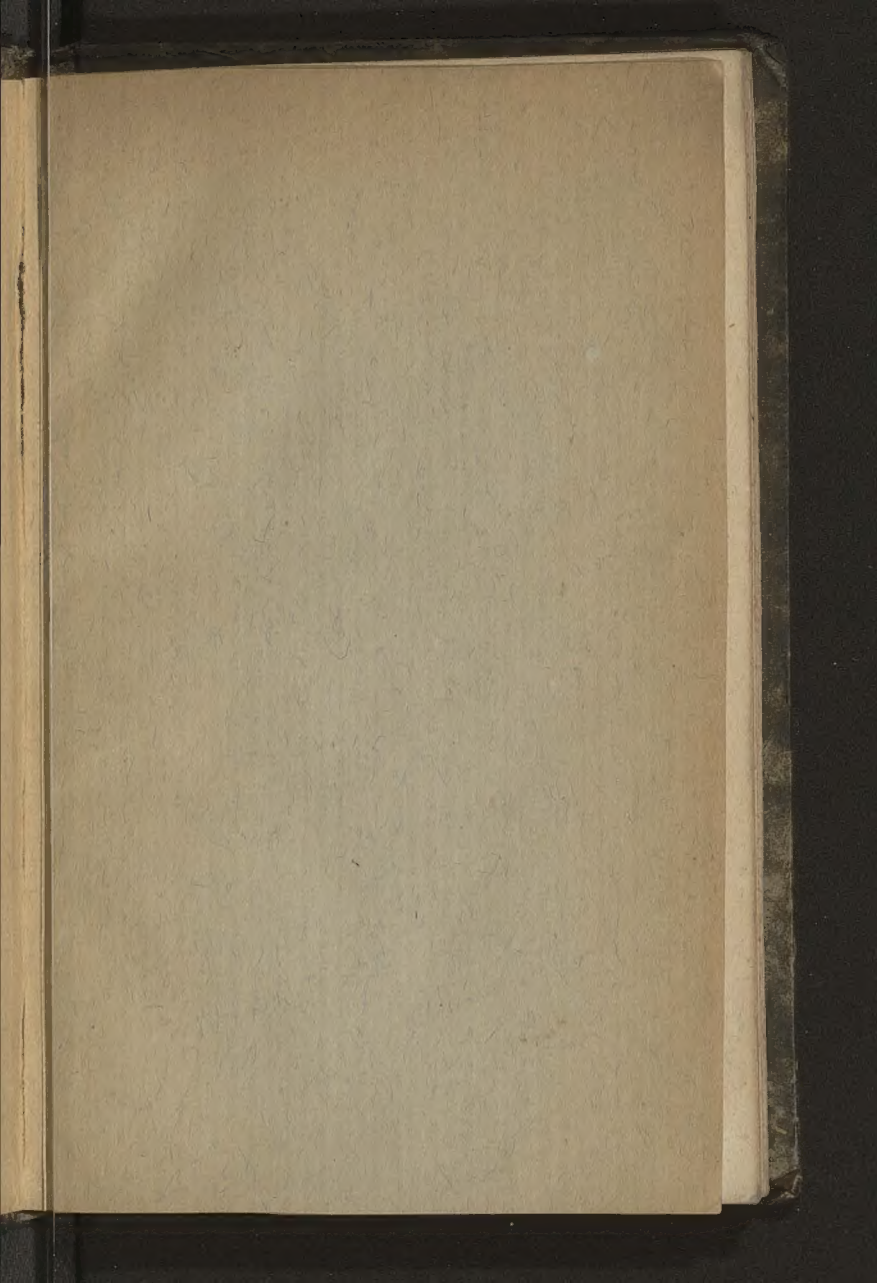
Mag. St. Dr.

P



26071

---





M

Boissy

Boissy L.

0393

10 un.

LE  
M E D E C I N  
PAR OCCASION,  
C O M E D I E.

Featr. 1709 br.

M

I

EN

Re

I

—

—



LE  
M E D E C I N  
PAR OCCASION,  
C O M E D I E

EN VERS ET EN CINQ ACTES  
D E  
M O N S. D E B O I S S Y.

Représentée par les Comédiens françois de  
la Cour sur le nouveau Théâtre de S. A.  
Electoral de Saxe, à Dresde.



---

*Avec Approbation.*

---

Dans la Librairie de GRÖLL.

## ACTEURS.

MONTVAL, *Officier, cru Medecin sous le  
nom de M. Bromps.*

LE BARON.

LA MARQUISE, *Sa sœur, Veuve.*

LUCILE, *Fille du Baron.*

CLEON, *Vieux garçon, ami du Baron.*

LISETTE, *Suivante attachée à Lucile.*

CHAMPAGNE, *Valet de Montval.*

26071. I.







LE MEDECIN  
PAR OCCASION,  
COMEDIE.

---

ACTE I.

*La Scene est en Champagne dans un Château  
chez le Baron.*

---

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE *seul.*

**S**ous ce déguisement, en personne discrète,  
Glissons-nous dans la place, & parlons à Li-  
fette.

Mon apparition vraiment la surprendra.  
Elle me croit défunt, ses yeux. . . . Mais la voilà.

SCENE II.

CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi , s'il vous plaît, mon ami qui vous êtes,

Pour entrer librement ici comme vous faites.

CHAMPAGNE.

Ce droit là m'est acquis, je viens sous le man-  
teau

Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.  
Je sçai qu'à la campagne, on en est très-avide,  
Pour combattre l'ennui qui souvent y réside.  
Je vais de Bourg en Bourg tout en me prome-  
nant,

Moins pour mon intérêt que pour l'amusement  
Des gens d'esprit qui sont éloignés de la Ville,  
Toujours à juste prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE *à part.*

Rien n'est plus obligeant. Plus je le vois de près  
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits. . . .

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous?

LISETTE.

Ma surprise, est extrême.

C'est la voix de Champagne.

CHAMPAGNE.

Et c'est aussi lui-même.

LISET-

L I S E T T E.

Tu n'est donc pas mort?

C H A M P A G N E.

Non, puisque je suis ici.  
 Je dois en être crû, quand je te parle ainsi.  
 Je reviens tout exprès pour essuyer tes larmes.  
 J'ai quitté sans retour le tumulte des armes,  
 Pour prendre le parti des Belles-Lettres.

L I S E T T E.

Toi!

C H A M P A G N E.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illustre emploi.

L I S E T T E.

Oui, comme le souffleur tient à la Comedie.

C H A M P A G N E.

Mon cher Maître, en mourant, m'a legué son  
 génie,  
 En dépit des Pendours.

L I S E T T E.

Ils l'ont donc égorgé?

C H A M P A G N E.

J'ai trompé seul leur rage &amp; ne l'ai point vengé.

L I S E T T E.

Jeune, plein de mérite, il est bien regrettable.  
 Lucile qui l'adore, en est inconsolable.  
 Elle est depuis six mois qu'elle le fait péri,  
 Occupée à pleurer cet amant si chéri.  
 La douleur qui l'accable est d'autant plus cruelle,  
 Que son secret n'est su que de moi seule &  
 d'elle.



8 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

*CHAMPAGNE.*

Je la plains.

*L I S E T T E.*

Ce trépas entraînera le sien.

L'Amour que j'ai pour elle, est l'unique lien  
Qui peut me retenir dans cette solitude,  
Je lui préférerois le Couvent le plus rude.  
On rit, on voit du moins des hommes au parloir,  
Mais tout est morne ici du matin jusqu'au soir.  
Ses parens en un mot deviennent si bizarres,  
Que j'aimerois autant servir chez les Tartares.  
Sa tante qui s'écoute, est malade en santé.  
Elle ressent toujours quelque incommodité.  
Aujourd'hui c'est la tête, & demain la poitrine.  
Mais son mal est au fonds, l'ennui qui la do-  
mine.

Elle hait la campagne, & chérit le plaisir.

*CHAMPAGNE.*

Son Pere?

*L I S E T T E.*

C'est un homme étrange à définir.  
Il étoit autrefois prevenant, doux, assable.  
Il est présentement noir, brusque inabordable.  
Je ne sçai quel démon lui travaille l'esprit,  
Mais depuis quatre mois, tous le jours il mai-  
grit.  
Sa sœur n'y conçoit rien, & du mal qu'il le mine,  
Les Medecins eux mêmes, ignorent l'origine.  
Il est vrai qu'en Province, ils sont très-ignorans,  
Et Madame tout haut s'en plaint depuis long-  
tems.

Vive

Vive ceux de Paris, dont je l'entens sans cesse  
Vanter le grand sçavoir avec la politesse.

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment, ces Messieurs sont jolis maintenant?

S'ils dépêchent le monde, Oh! c'est en badinant.  
Je ne m'étonne plus que tout Paris en use.  
Leur art tuë, il est vrai; mais leur jargonamuse.  
J'entrevois cependant sans être Médecin,  
Ce qui peut de ton Maître exciter le chagrin.  
Plusieurs Procès perdus ont épuisé sa bourse;  
Et voilà, de son mal la véritable source.

L I S E T T E.

En ce cas, son état n'est pas désespéré.  
Par son ami Cléon, il sera réparé.  
Aux Indes, il a fait une fortune immense.  
Il est même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entens du bruit, on ouvre, & j'en frémis d'é-  
froir.

L I S E T T E.

Ah! C'est Monsieur qui vient, je tremble plus  
que toi.

CHAMPAGNE.

Où me cacher! Où fuir!

L I S E T T E.

Je ne sçai, je suis morte.  
De sa chambre, aujourd'hui, pourquoi faut-il  
qu'il sorte?

SCENE III.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LE BARON, *au fond du Théâtre.*

Oui, ma Sœur a raison, c'est trop vivre en-  
terré.

La solitude aigrit le mal qui me consume.

LISETTE.

Mais son regard n'est pas si noir qu'à coutume.

LE BARON.

La lecture des Vers ne sert qu'à le nourrir.

Evitons désormais ce dangereux plaisir,

Et partons pour la chasse, afin de me distraire.

Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne sçauroit mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah! plutôt au Ciel, y fusses-tu déjà!

LE BARON *apercevant Champagne.*

Que demande cet homme à qui tu parles-là?

A quel titre, chez moi, vient-il de s'introduire?

CHAMPAGNE.

Le desir de vous plaire est le seul qui m'attire,

Si des écrits du tems, vous êtes amateur,

Monsieur, j'en suis fourni.

LE BARON.

Vous êtes Colporteur?

CHAM-



CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire là.

LE BARON.

Vous osez me le dire?

CHAMPAGNE.

Je croyois que les Vers ....

LE BARON.

Non, je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux &amp; qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle est séduisant.

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord

Voulez-vous du permis?

LE BARON.

Oui, lui seul peut me plaire.

L'esprit qui fait rougir excite ma colere.

CHAMPAGNE.

J'ai là dequoi choisir.

LE BARON.

Je cède malgré moi.

Montrez-moi tous les Vers qu'on a fait pour le  
Roi.

CHAMPAGNE.

Monsieur, voici du tout, un volume très-ample.

LE BARON.

Grand Dieu! quelle brochure! ah! plus je la  
contemple,

Plus j'admire en secret son énorme grosseur.

12 LE MEDECIN PAR OCCASION,

CHAMPAGNE.

On doit la respecter; c'est l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainsi que vous, Monsieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne font là pourtant que les Vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné!

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils font comme les vins.

Plus ils font abondans, Monsieur, moins ils font  
fins.

CHAMPAGNE.

Oh! la fécondité toujours est un mérite.

LE BARON.

C'est plutôt dans les Vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du Roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos rimeurs françois ils prouvent dans le  
fonds

L'abondance du zèle.

LE BARON.

Où plutôt leur difette.

Tout le monde est Auteur, personne n'est Poète.  
Et je voudrois, morbleu, qu'un Edit dans Paris  
Eût arrêté d'abord ce déluge d'écrits.

*à part.*

J'en parle par dépit, & je crève de rage.

CHAM-

CHAMPAGNE.

La rigueur est trop grande.

LE BARON.

Elle est juste, elle est sage.

CHAMPAGNE.

Monsieur . . . .

LE BARON.

Retirez-vous, avec votre recueil.

De ma porte, jamais ne regardez le seuil.

*à part.*

Avec plus de fureur, mon chagrin se rallume...

CHAMPAGNE *à part.*

Il est fou...

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce Volume?

CHAMPAGNE.

Six francs, Monsieur.

LE BARON.

Donnez, puisqu'il faut tout avoir;

Je l'achete six fois plus qu'il ne peut valoir.

Rentrons vite, je brûle & frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans son premier délire.

## SCENE IV.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE,

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

**T**out est prêt pour la chasse, il est tems de partir.



14 LE MEDECIN PAR OCCASION,

LE BARON.

Non, je rentre chez moi, pour ne plus en sortir.

LA MARQUISE.

D'où naît ce changement?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais c'est pour redoubler l'ennui qui vous sur-  
monte.

Votre Sœur est en droit de vous représenter...

LE BARON.

Adieu. Tous les discours ne font que m'irriter;  
Et quiconque viendra, je n'y suis pour personne.  
Tout le monde est compris dans l'ordre que je  
donne.

S C È N E V.

LA MARQUISE, LISETTE,  
CHAMPAGNE *caché*.

LA MARQUISE.

**J**e ne puis rien comprendre à ce mal singulier,  
je ne sçais plus enfin quel remède essayer.  
Si j'étois à Paris, je serois à la source.  
Mais dans ce lieu désert, je n'ai nulle ressource.  
Il étoit cependant plus calme ce matin.  
Parle, qui peut avoir réveillé son chagrin?  
Le sçais-tu?

LISET-

LISETTE.

Comme vous, Madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour furoit de douleur, pour m'accabler encore,

Ma Nièce est languissante, & cache aussi son mal.

Tout sert à m'affliger, Lisette en général.

Ma santé s'affoiblit presqu'à chaque quart d'heure.

Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.

Quand on a le cœur bon, qu'on a des sentimens,

Le mal d'autrui nous tuë, on ne vit pas long-tems.

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs il faut qu'on les assomme.

Vous avez par malheur, l'ame d'un honnête homme.

Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir? Tu sçais depuis un mois

Que je l'attens, Lisette, avec impatience.

J'ai mis, dans son appui, toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'est pastoujours aisé.

LA MARQUISE.

Lucile cette nuit a-t'elle reposé?

LISETTE.

Point du tout, nous avons pleuré de compagnie.

Long-tems après l'aurore, elle s'est assoupie.

LA MARQUISE.

J'ai trois maux à la fois; ses tourmens inconnus,  
*elle tousse.*

Le

16 LE MEDECIN PAR OCCASION,

Le chagrin du Baron, & matoux par-dessus.  
N'as-tu pas pénétré le sujet de sa peine?

L I S E T T E.

Jusqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

L A M A R Q V I S E.

Je voudrois le sçavoir pour y remédier.  
Près d'elle de ce pas, je vais tout employer.  
Mon amour tour à-tour va du Pere à la Fille.  
Et sans l'être, je sens en mere de Famille.

*Elle s'en va.*

S C E N E VI.

L I S E T T E, C H A M P A G N E.

C H A M P A G N E.

Nous pouvons à présent sortir de notre coin.  
Ton Maître extravagant que j'aime à voir de loin,  
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.  
Quel diable de travers! on n'y peut rien connoître.  
Passe encore pour la Tante, elle a le cœur fort  
bon,  
Et même de l'esprit au défaut de raison.

L I S E T T E.

Elle est folle par fois, mais lorsqu'elle s'égare,  
Elle a, dans une Femme, une qualité rare,  
C'est de l'appercevoir, d'en convenir d'abord,  
Et dans le même tems de réparer son tort.

C H A M P A G N E.

Il est grand, il est beau de manquer de la sorte.

Ne s'écarter jamais est d'une ame moins forte.

L I S E T T E.

On pourroit te surprendre. Adieu, retire-toi.  
Tu n'as plus rien à dire.

C H A M P A G N E *l'arrêtant.*

Attens, pardonne-moi.

Il faut auparavant que je te desabuse.

Mon récit étoit faux, je te demande excuse.

Mon Maître n'est pas mort.

L I S E T T E.

Pourquoi me l'avoir dit?

C H A M P A G N E.

C'est par son ordre exprès, pour être mieux instruit,

Pour voir si la mémoire à Lucile étoit chère,  
Et s'il étoit pleuré d'une façon sincère.

L I S E T T E.

Tu n'en dois plus douter présentement.

C H A M P A G N E.

D'accord ;

Aussi je vais te faire un fidele rapport.

Dans un détachement, Monsieur fit des merveilles,

Moi-même à deux Goujats je coupai les oreilles,

Tout plioit devant nous, lorsqu'un revers fatal

Renversa par malheur mon Maître de cheval.

L'ennemi, sans vouloir disputer la victoire,

Se saisit du butin & nous laissa la gloire,

Nous revenons vainqueurs, mais pâles & défaits ;

Toujours plus amoureux & plus gueux que jamais.

b

L I S E T T E.



L I S E T T E.

Pour ma chère Maîtresse, ah ! la bonne nouvelle !  
 Quelle fera sa joie ! elle seroit mortelle,  
 Si je l'en instruisois sans nul ménagement.  
 Je la dois à ce coup préparer sagement.  
 Mais parle, en quel endroit, as-tu laissé ton Maître.

C H A M P A G N E.

Dans la Forêt voisine. Avant que de paroître.  
 Il détache les siens en chef judicieux.  
 Je suis venu pour lui reconnoître les lieux.  
 Pour tromper les regards, j'ai pris cet équipage.

L I S E T T E.

Tu t'acquittes fort bien d'un pareil personnage.

C H A M P A G N E.

Mais je n'y suis pas neuf, & j'ai servi deux ans.  
 Un Libraire, chez qui j'ai poli mes talens.  
 Ils ont avec succès paru même au spectacle,  
 Où j'ai crié souvent Zaire, Inès, l'Oracle.  
 Mon Capitaine après a broché sur le tout ;  
 Il fait des Vers lui-même, & m'a formé le goût.  
 De son bonheur présent, je cours vite l'instruire.

L I S E T T E.

Attens, mon embarras est, comment l'introduire.  
 J'y voudrois réussir sans que l'on en sçut rien.  
 Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.  
 Il a beaucoup d'esprit, & je suis informée,  
 Qu'il sçait infiniment pour un homme d'Armée.

C H A M P A G N E.

Il est riche en mérite, en science, en talent ;  
 Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

L I S E T -

L I S E T T E.

Je vais dire à Madame, elle y fera trompée,  
Qu'il est un Medecin de Paris.

C H A M P A G N E.

Et d'épée.

L I S E T T E.

Ils peuvent la porter en Campagne.

C H A M P A G N E.

A la Cour,

A la Ville, plus d'un l'arbore chaque jour,  
Il est même par là digne qu'on le préfère.  
On meurt avec honneur des mains d'un Militaire.

L I S E T T E.

Ton Maître sous ce nom sera reçu des mieux:  
Tout le monde a besoin de son aide en ces lieux.  
La Tante est vaporeuse, & le Pere hipocondre.  
Pour le mal de la Fille, ho! j'ose bien répondre,  
Que personne ne peut le guérir mieux que lui.  
Il n'a qu'à se montrer devant elle aujourd'hui,  
Il sera dissipé par sa seule présence.  
Ce coup établira d'abord la confiance.  
C'est le grand point, tous deux se verront sans  
danger.

Son amour à loisir pourra tout ménager.  
Ses traits sont inconnus à toute la Famille;  
Et par un grand bonheur, il n'a vû que la Fille.  
Quand j'étois avec elle en un Cloître éloigné,

C H A M P A G N E.

Je l'ai dans ce Couvent vingt fois accompagné.

L I S E T T E.

Je vais, pour un Docteur, l'annoncer à Madame,

Et de Lucile après, je disposerai l'ame.

CHAMPAGNE.

Sa Tante a donc beaucoup d'autorité céans?

LISSETTE.

Oui, vraiment, la Marquise est Veuve & sans  
Enfans.

C'est elle qui soutient la maison de son Frere,  
Et que ton Maître ici doit gagner la premiere.  
Va, cours le prévenir sur son emploi nouveau.

*Elle rentre.*

## SCENE VII.

CHAMPAGNE *seul.*

**N**ous ferons installés bien-tôt dans ce Château.  
Quand un Amant est pauvre, il a besoin  
de ruse :

L'esprit est la ressource, & l'amour son excuse.

*Fin du premiere Acte.*



ACTE



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

**J**amais Valet ne fut plus impatientant,

CHAMPAGNE.

Que votre amour est prompt!

MONTVAL.

Et que ton zèle est lent!

Si je n'étois venu, tu m'aurois fait attendre,  
Jusqu'au soir dans le Bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre,  
J'ai crû, pour vous servir, devoir m'instruire au  
long.

MONTVAL.

Eh bien ! parle, as-tu vû Lifette? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui, c'est elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile? Dis?

CHAMPAGNE.

Nuit & jour elle pleure  
Depuis qu'elle vous croit descendu chez les morts.



22 LE MEDECIN PAR OCCASION

MONTVAL.

Je ne puis, à ces mots, retenir mes transports.  
Le bruit de mon trépas est payé de ses larmes.  
Que ce discours, Champagne, est pour moi plein  
de charmes!

Regretté de Lucile, honoré de ses pleurs,  
Ah! j'oublie, ou plutôt je benis mes malheurs;  
Et je cours....

CHAMPAGNE.

Modérez cette ardeur trop bouillante.  
A sa Tante, avant tout, il faut qu'on vous pré-  
sente ;  
Décoré, qui plus est, du nom de Medecin.

MONTVAL.

Tu te moques de moi.

CHAMPAGNE.

Non, rien n'est plus certain.  
Ce n'est qu'à la faveur de ce nom respectable,  
Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable ;  
Et tromper les regards des parens soupçonneux.  
Un Amant sans fortune est un monstre pour eux.  
Son mérite ne sert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me résoudre à cette indigne feinte,  
Et ma délicatesse...,

CHAMPAGNE.

Oh! pour la ménager,  
Prenez la qualité d'un illustre étranger,  
Qui pour son plaisir seul, & par goût pour la  
France

Exerce dans Paris cette utile science.

Cela

Cela vous donnera, Monsieur, un grand vernis,  
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc malgré moi vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Preparez vous, voilà sa Tante qui s'avance.  
Lisette la conduit ?

MONTVAL.

Je tremble à son aspect.

CHAMPAGNE.

Cachez une frayeur qui vous rendroit suspect.  
Prenez, d'un Medecin, le front inaltérable.

## SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE,  
CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE, *montrant Montval.*

**M**adame, le voila.

LA MARQUISE.

Lisette, il est aimable,  
Et l'œil en sa faveur est d'abord prévenu ;  
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en est plus couru.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Monsieur est de Paris ?

MONTVAL.

Non, Madame.

b iv

CHAM

24 LE MEDECIN PAR OCCASION.

CHAMPAGNE.

Mon Maître

Est un Noble Prussien, & Berlin l'a vû naître.  
Mais il aime Paris par inclination,  
Et parle bon François. Sa réputation  
S'établit tous les jours sur tout parmi les femmes,  
On l'appelle à la Cour le Medecin des Dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas pressant.

CHAMPAGNE.

Il guérit sans remède.

LISETTE.

Et sans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, *bas à Lisette.*

Cet article est de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'est agir noblement. Mon estime redouble.  
J'attens tout de votre art, & j'implore vos soins,  
Mais je vous veux, Monsieur, consulter, sans témoins.

MONTVAL, *à Champagne.*

Passiez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Eloignez, vous, Lisette.

*Lisette & Champagne sortent.*



SCENE

## SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL.

**R**ien n'est égal, Monsieur, à ma peine secrète.

MONTVAL.

Madame me paroît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui, je le suis au point qu'on ne le fut jamais.  
Car un rien m'incommode, & deux fois la semaine,

J'ai sans compter ma toux, une horrible migraine,

Et des maux d'estomac qui m'attaquent le cœur.  
L'anéantissement succede à la douleur.

Je suis dans des états si fâcheux & si rudes,  
Des malaïses si grands, & des inquietudes;  
Oh! Pour les concevoir, il faut les ressentir;  
Et ce sont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le votre tient beaucoup de la vapeur, Madame.  
Quand ce poison subtil s'est glissé dans une ame,  
La dissipation peut seule l'en ôter.

Tous les autres secours ne font que l'irriter.

Quels sont vos goûts? Le jeu, les fêtes, la Musique?

LA MARQUISE.

Où.

b v

MONTVAL.



26 LE MEDECIN PAR OCCASION,

MONTVAL.

Suivez tout à tout le plaisir qui vous pique.  
N'en épuisez aucun, mais éleurez les tous.

LA MARQUISE.

Avec un Médecin aussi charmant que vous,  
On est flatté, Monsieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez aussi la promenade ?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour est beau, que le monde est  
brillant.

MONTVAL.

La danse ?

LA MARQUISE.

A la fureur.

MONTVAL.

La Table ?

Infiniment.

MONTVAL.

Le spectacle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Sur-tout la Tragedie,

MONTVAL.

Volez vite à Paris, & vous serez guérie,  
Son séjour est pour vous une nécessité,  
Ses plaisirs variez vous rendront la santé,  
Pourvu qu'incessamment l'un à l'autre succède.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, je le sens, il n'est que ce remede ;  
Et personne avant vous n'avoit connu mon mal.  
L'air de Paris pour moi vaut mieux que l'air natal.

Que

Que ne puis-je demain suivre votre ordonnance?  
 Mais un dessein fatal fixe ici ma présence.  
 J'aime beaucoup mon frere, & ma nièce encor  
 plus.

Par leur état présent mes pas sont retenus.  
 Tous deux sont consumés d'une langueur obscure,  
 On en peut d'autant moins pénétrer la nature,  
 Qu'ils ne rompent jamais un silence fatal.

MONTVAL.

Mais leur tristesse a t'elle un caractere égal?

LA MARQUISE.

Non, elle est différente, autant qu'elle est profonde.

La douleur de mon frere est noire & toujours gronde.

Le chagrin de ma nièce est plus attendrissant.  
 S'il éclate à nos yeux, ce n'est qu'en gemissant.  
 Dans son abattement elle a même des charmes.  
 On se sent jusqu'au cœur pénétrer de ses larmes.

MONTVAL.

Le seul récit sur moi produit le même effet.  
 J'ai peine à retenir les miennes en secret.  
 J'ai, quoique Médecin, l'ame infiniment tendre.  
 Mais pour vous consoler, je veux bien vous ap-  
 prendre,  
 Que déjà je démêle, & suis prêt à saisir  
 La cause de son mal.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous l'en guérir?

MONT-

MONTVAL.

J'y compte, je puis même en faire la promesse,  
 Pourvu que vos bontés secondent mon adresse  
 Madame, c'est de-là que dépend le succès.  
 Me le promettez-vous?

LA MARQUISE.

Oùi, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en répons au moins que sur votre parole.  
 Tenez-la bien; mon art ne fera pas frivole.

LA MARQUISE.

Je donnerois mon sang pour conserver ses jours.  
 Parlez, que faut-il faire, & quel est le secours?

MONTVAL.

Madame il n'est pas tems encor de vous le dire.  
 Je dois auparavant la voir seule & m'instruire.  
 Par ses propres discours si j'ai bien rencontré.  
 Par ses regards encor je veux être éclairé;  
 Et pour rendre aujourd'hui la guérison plus sûre,  
 Je veux sur sa présence asséoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.  
 Eh! mon frere, Monsieur, vous ne m'en dites  
 rien?

Ce silence m'allarme, & fait mourir ma joye.

MONTVAL.

Pour en raisonner juste, il faut que je le voye.

LA MARQUISE.

C'est la difficulté. Sa chambre est comme un  
 fort.

Qu'on ne peut pénétrer par art ni par effort.

Vous

Vous êtes Etranger. Sur ce titre peut-être.  
 Il fera moins sauvage, & voudra vous connoître.  
 Il a beaucoup d'égard à cette qualité.  
 Tout ce qui vient de loin est par lui respecté.  
 Ce passe-port lui seul peut vous ouvrir la porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout seul; renfermé de la sorte?

LA MARQUISE.

Mais les trois quarts du tems il lit dans ses accès,  
 Il brouille du papier, qu'il met en piece après.  
 Tantôt il est plongé dans une létargie,  
 Et tantôt on diroit qu'il entre en frenesie.  
 Il menace tout haut, puis tout bas il se plaint.

MONTVAL.

A juger par ces traits je le croirois atteint  
 D'un mal contagieux qui court fort cette année.  
 Si chez lui cette fièvre est bien enracinée,  
 Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah! Que dites-vous là?

MONTVAL.

Soyez moins alarmée. On vit avec cela,  
 Ce poison répandu vient de la capitale.

LA MARQUISE.

Eh! Comment nommez-vous cette fièvre fatale?

MONTVAL.

C'est la métromanie.

LA MARQUISE.

Ah! Quel nom effrayant!

Il me fait frissonner.

MONTVAL.



30 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

MONTVAL.

On l'appelle autrement  
La fureur de vimer, dont la France est saisie  
Depuis sept ou huit mois tout Paris versifie.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là son mal. J'aurois moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t'il pas pour les vers une certaine ardeur?

LA MARQUISE.

Oùï, mais s'il en faisoit, j'en sçaurois quelque  
chose

Et je n'ai jamais vû de lui ni vers ni prose.  
Un Auteur se trahit. S'il travaille en secret,  
Il lit l'Ouvrage au moins à quelque ami discret.  
Mais pour mon frere, il garde un silence modeste.

MONTVAL.

Qu'est-ce donc qu'il écrit?

LA MARQUISE.

Je ne sçai, rien ne reste.  
Nul vestige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.  
Plus que ma nièce encore il m'étonne aujourd'hui.  
Arrachez l'un & l'autre à leur mélancolie,  
Une sœur, une Tante ici vous en supplie,  
C'est à leur salut seul que j'attache le mien,  
Dès qu'ils seront guéris, je me porterai bien.

SCENE

## SCENE IV.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

**M**adame, en ce moment, grande, grande  
nouvelle.

Si je vous interromps pardonnez à mon zele.

Cléon, de l'Amérique, est enfin de retour.

Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.

Vous n'en douterez plus, en lisant cette lettre,

Un Courier vous l'apporte.

LA MARQUISE à Montval.

Ah! Daignez me permettre,

De l'ouvrir devant vous, Monsieur, & de la voir.

C'est un ami parfait, son retour fait l'espoir

De toute ma maison: voilà son caractère.

Je reconnois les traits d'une main aussi chere,

*Elle lit.*

*J'arrive enfin, Madame, Et ma premiere attention est de vous en donner avis. Je pars de Marseille en même tems que ma lettre, je vous prie de ne pas la lire au Baron votre frere, je veux avoir le plaisir de le surprendre. Est-il aussi trille qu'il l'étoit quand je suis parti? Pour moi je suis toujours gai à mon ordinaire, Et je reviens exprès pour dissiper son chagrin Et pour partager ma fortune avec lui. Eh! Ma petite femme; comment se porte t'elle?*

*Elle s'interrompt.*

*C'est*

32 LE MEDECIN PAR OCCASION,

C'est ma nièce, Monsieur, qu'il appelloit ainsi,  
Lucile avoit dix ans, quand il partit d'ici.  
S'il sçavoit son état, sa douleur seroit vive.

L I S E T T E,

Monsieur l'en tirera

M O N T V A L.

Même avant qu'il arrive.

L A M A R Q U I S E reprend.

*Eh! ma petite femme, comme se porte-t-elle? il  
me tarde de la voir & de l'embrasser. Elle doit  
être à présent une beauté parfaite Elle ne me  
reconnoitra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vû.  
Plus j'approche, & plus mon amitié s'augmente  
pour elle.*

*Après avoir lu.*

Mon frere pour le coup, va dérider son front.  
Et ma nièce rompra son silence profond.  
Cléon, en arrivant va les rendre accessibles,  
Il vous en contera des efforts moins pénibles.  
Vous pourrez, grace à lui, leur parler & les voir,  
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.  
D'un devoir si pressant, il faut que je m'acquitte;  
Et vous m'excuserez, Monsieur, si je vous quitte.  
Je reviendrai bien-tôt. Lisette, en attendant  
Vous conduirez Monsieur dans mon appartemen-

ment.

Il s'y reposera.



SCENE

SCENE V.  
MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Votre début m'enchanté.  
La Marquise, de vous, me paroît très-contente.  
Vous voilà Médecin.

MONTVAL.

Oùï, par occasion,  
Lisette, ou si tu veux par conversation.

LISETTE.

Eh! l'est t'on autrement? Soyez avec souplesse  
Flatteur près de la tante, & tendre avec la nièce.  
Grave devant le frere, & vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre soin, Lisette, occupe mon esprit.  
Quel est donc ce Cléon? cet ami de ton Maître?

LISETTE.

C'est un homme, Monsieur, excellent à con-  
noître.

Riche, sur le retour, garçon & sans parens  
Il fait cas de l'esprit, il chérit les talens;  
Et dès qu'il vous verra je gagerois ma vie  
Qu'il va prendre pour vous une estime infinie;  
Avec lui fortement, tâchez de vous lier.  
Plût au Ciel qu'il vous fit un jour son héritier?

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me soit plus nuisible qu'utile,  
Le grand empressement qu'il fait voir pour Lucile;  
Allarme mon amour.

34 LE MEDECIN PAR OCCASION,

L I S E T T E.

C'est un riche barbon.

Vous n'êtes par malheur qu'un cadet de maison.

M O N T V A L.

J'hériterai peut être.

L I S E T T E.

Ah! frivole espérance!

De quoi sert le sçavoir? A quoi bon la naissance.

La figure, l'esprit, les graces, la vertu,

Quand tout cet assemblage, est d'argent dépourvû?

M O N T V A L.

Un véritable amour, quand il est reciproque

Sçait suppléer à tout.

L I S E T T E.

Discours dont on se moque!

Un amour mutuel, qui ne manque de rien,

Fait le bonheur parfait; mais quand il est sans

bien,

C'est le comble, Monsieur, de toutes les miseres.

M O N T V A L.

Par tes réilèxions, Ah! tu me desesperes.

L I S E T T E.

Consolez vous, Monsieur; car Lucile entre nous,

Est encor plus fidelle, on plus folle que vous.

Pour elle franchement sa constance m'allarme.

M O N T V A L.

Mon ardeur la mérite, & ce discours me charme.

L I S E T T E.

Elle renonce à tout, quand elle vous croit mort,

Quel sera, de son cœur, le noble & digne effort,

Si-tôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie!

Rien



Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah! Mon ame ravie  
Sent renaître à present le plus flatteur espoir.  
Mon cœur vole vers elle & brûle de la voir,  
Conduis moi . . .

Je ne puis, Monsieur,

MONTVAL.

Jet'en conjure!

L I S E T T E.

Elle dort, vous sçavez qu'elle aime la peinture,  
Et dessine aussi bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oùi, je sçai qu'elle unit tous les talens divers.

L I S E T T E.

Pour adoucir l'erreur dont son ame est frappée  
Elle est depuis huit jours constamment occupée  
Du matin jusqu'au soir à faire le portrait. . .

MONTVAL.

Lisette, de qui donc?

L I S E T T E.

D'un très-aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet? apprends-moi . . . .

L I S E T T E.

Monsieur, c'est de vous-même.

MONTVAL.

De moi!

L I S E T T E.

Jugez par là si Lucile vous aime.

36 LE MEDECIN PAR OCCASION,

MONTVAL.

Ah! ce trait met le comble à mon ravissement.  
Je cours à ses genoux . . . .

LISETTE.

Je vais auparavant  
Sçavoir, si la malade est à présent visible,  
Et ménager près d'elle un instant si sensible,  
De peur qu'en vous voyant un transport indiscret  
N'aille de vos deux cœurs révéler le secret.

MONTVAL.

Nous serons sans témoins, ne crains rien s'il  
échape;

L'Amant sera caché sous les traits d'Esculape.  
Viens, partons, qu'au plutôt j'aille remplir l'emploi  
Le plus intéressant, & le plus doux pour moi.

*Fin du second Acte.*



ACTE



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CHAMPAGNE,

LA MARQUISE.

**A**pprochez. Votre nom?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle  
Kolsquil, pour vous servir. Disposez de mon  
zèle.

LA MARQUISE.

Votre Maître, parlez, comment se nomme-  
t-il?

CHAMPAGNE.

C'est Monsieur... Monsieur Bromps.

LA MARQUISE.

Allez vite, Kolsquil,  
Dites à Monsieur Bromps qu'il vienne en dili-  
gence  
Que le cas est pressant.

CHAMPAGNE.

J'y cours, mais il s'avance.

## SCENE II.

MONTVAL, LA MARQVISE,  
CHAMPAGNE.

LA MARQVISE.

**A**h! mon cher Monsieur Bromps, à vous seul  
j'ai recours.

Et l'état de ma Nièce a besoin de secours.  
Elle vient de passer la nuit la plus horrible;  
Et son poux ce matin marche d'un pas terrible.  
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.  
Surprise de la voir dans cette émotion,  
Je lui dis pour tâcher de la rendre tranquile,  
Qu'il venoit d'arriver un Médecin habile,  
Et qu'elle se calmat.... Mais à ce nom fatal,  
Je la vois qui frémit & se trouve plus mal.  
Cet accident m'étonne, autant qu'il m'inquiète.  
Je viens de la laisser dans les bras de Lisette,  
Qui m'a promis tout bas de calmer ses esprits,  
Et de la disposer à suivre vos avis.  
J'attens tout de votre art, & de votre sagesse.  
Voyez-là sans tarder, Monsieur, le péril presse.

MONTVAL.

Je suis impatient plus que vous de la voir;  
Mais comme mon aspect pourroit trop l'émou-  
voir,  
Par Lisette, il est bon qu'elle soit prévenue  
Elle aura moins de peine à soutenir ma vue.

Cette

Cette Fille est zélée, & nous avertira,  
Quand il en sera tems . . . . Madame, la  
voilà.

# SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL,  
LISETTE.

LA MARQUISE.

**M**a Nièce maintenant, comment se trouve-  
t-elle?

LISETTE.

Elle est beaucoup plus calme, & j'ai fait dans mon  
zèle,

Du Médecin Prussien, un portrait si flatteur,  
Que l'estime chez elle a dissipé la peur.

LA MARQUISE.

Consent-elle à le voir?

LISETTE.

Oui, mais comme elle est lasse  
De rester dans sa chambre, & veut changer de  
place,

Elle consultera Monsieur dans ce Salon.

LA MARQUISE.

J'y ferai.

LISETTE.

Pardonnez, soit caprice ou raison,  
Elle ne veut que moi pour toute compagnie;  
Et ne peut qu'à Monsieur dire sa maladie.



40 LE MEDECIN PAR OCCASION,

LA MARQVISE,

Elle est donc résolue à déclarer son mal?

LISETTE.

Oùi, la douleur la force à cet aveu fatal,  
Daignez la laisser seule, elle vous en supplie.

LA MARQVISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaisie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,  
Et je ne répons point du succès sans cela.

LA MARQVISE.

La chose étant ainsi, Monsieur, je me retire,  
Et de cet entretien je reviendrai m'instruire.

MONTVAL.

J'aurai bien-tôt l'honneur de vous en informer;  
Et sur l'événement vous pouvez vous calmer,  
Il sera très-heureux, c'est moi qui vous le jure.

LA MARQVISE.

Je sors moins agitée, & ce mot me rassure.

*Elle sort.*

SCENE IV.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

J'ai tenu ce propos, afin de l'écartier.  
Lucile, à ce sujet, ne veut rien écouter,  
Et de tout Médecin elle suit la présence.

MONT-

MONTVAL.

Mais tu fçais que son mal est de ma competence.  
Tu devois l'éclaircir & détromper son cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté sans fruit. Son aveugle douleur,  
Quoique j'aye avancé, n'a pas voulu me croire.  
Votre retour, Monsieur, lui paroît une histoire  
Imaginée exprès pour calmer son esprit.  
Un songe l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce songe,  
La vérité d'abord détruira le mensonge.

LISETTE.

Ce moment est critique. Il vous fera plus doux,  
Tout bien examiné, de le filer pour vous.  
Il seroit dangereux de le brusquer pour elle.  
Monsieur, d'une façon plus sage & plus nouvelle,  
Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.  
Ce moyen, par l'amour, doit être préféré.

MONTVAL.

Quel est donc ce moyen?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.  
Dans ce Salon, Monsieur, Lucile va se rendre,  
Pour y continuer votre portrait en grand.  
Comme il fait plus obscur dans son appartement,  
Cet endroit est toujours celui qu'elle préfère.  
La peinture demande un beau jour qui l'éclaire.  
Voilà son atelier qu'il faut ici dresser.  
Voici votre portrait, & je vais le placer.  
Mettez-vous la.

MONTVAL.

Dis-moi, que prétend ta folie ?

LISETTE.

Cacher l'original derrière la copie.

Là, vous aurez, Monsieur, le plaisir ravissant  
 D'être devant Lucile invisible & présent,  
 De connoître son cœur par sa douleur profonde,  
 Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du  
 monde.

Là, vous pourrez goûter l'enchantement nou-  
 veau

De voir sa main charmante animer le pinceau,  
 Vous donner sur la toile une seconde vie,  
 Y peindre, y carresser votre image chérie,  
 Sa bouche la baiser dans un tendre transport,  
 Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur suprême,  
 Et j'aimerois bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous serez à portée, & ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

Donne-moi ce pinceau que ces doigts délicats  
 Ont conduit pour orner ma figure brillante.  
 Qu'en attendant j'y porte une lèvre pressante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les Amans font  
 foux !

A baiser ce pinceau quel plaisir prenez-vous ?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flâme,  
 J'en

J'en tiens un nouvel être, & lui dois une autre  
ame.

*Il regarde son portrait.*

De mes traits embéllis je demeure enchanté.

Que je me trouve beau! c'est si ns fatuité.

Dans mon portrait au fond, ce n'est pas moi que  
j'aime,

C'est la main qui l'a fait, c'est Lucile elle-même.

Puis-je trop le chérir? les graces & l'amour

Ont peint & retouché l'ouvrage tour à tour.

L I S E T T E.

Elle vient. Cachez-vous, goûtez en Aamant tendre,  
Avant que de là voir, la douceur de l'entendre.

## SCENE V.

LUCILE, LISETTE, MONTVAL

*caché derriere son portrait.*

LUCILE à Lisette qui court au devant d'elle.

**L**isette, soutiens-moi, j'ai besoin de ton bras,  
Je me sens déjà lasse, & n'ai fait que  
deux pas.

L I S E T T E.

Vous ferez beaucoup mieux quand vous ferez  
assise.

LUCILE.

Ah! je suis mal par-tout. Rien ne me tran-  
quillise;

N'im-

44 LE MEDECIN PAR OCCASION,

N'importe, donne, approche un peu ce fauteuil-là.

Mettons-nous à l'ouvrage, il me délassera.

*Elle peint.*

Cher Montval, attendant le bonheur de te suivre;

J'aime sur cette toile à te faire revivre;

Ton Portrait est fidèle, il est d'après mon cœur;

Et c'est le seul plaisir qui flate ma douleur.

Que ne peux-tu, des lieux où repose ton âme,

Ah! que ne peux-tu voir ces marques de ma  
flâme!

Que ne peux-tu porter tes regards jusqu'à moi,

Sentir ce que je sens; ce que je fais pour toi!

Dans mes justes regrets, que ne peux-tu m'entendre?

Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre?

LISETTE.

Il l'est, Mademoiselle, il l'est dans cet instant.

MONTVAL. *bas à Lisette par un coin du  
Portrait.*

Je vais . . . .

LISETTE.

*Bas à Montval. à Lucile.*

Non, cachez-vous. Il vous voit, vous  
entend,

Et ne perd pas un mot de tout ce que vous  
dites.

LUCILE *peignant toujours.*

Loin d'adoucir par-là mon chagrin, tu l'irrites.

Il ne se paît pas d'un discours aussi vain.



L I S E T T E.

Supposons un moment qu'il respirât enfin,  
Qu'il parût devant vous.

LUCILE *interrompant son Ouvrage.*

Ah! j'en mourrois de joye:  
Mais ce n'est plus un bien que le Ciel me ren-  
voye.

Pour jouir de sa vûë & de son entretien,  
Il ne me reste plus que ce foible moyen.

*Elle repeint.*

Ma main seule à mes yeux peut retracer ses char-  
mes;

Et sa perte à jamais fera couler mes larmes.

L I S E T T E.

Je vous l'ai déjà dit, votre Amant n'est pas  
mort;

Et si vous vouliez bien écouter mon rapport,  
Je vous en convaincrois d'une façon si claire . . .

LUCILE.

Depuis six mois entiers tout m'a dit le con-  
traire.

Un songe, encore songe.

L I S E T T E.

Ah! le jour qui vous luit,  
Est fait pour dissiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin sont toujours vrais, Li-  
sette.

*Elle quitte le pinceau.*

J'ai vû, j'ai vû l'objet de ma douleur secrette,  
Je l'ai vû tout sanglant qui s'avançoit vers moi,

Et

Et me tendoit sa main pour recevoir ma foi;  
 Il me la demandoit d'une bouche expirante,  
 Comme le juste prix de son ardeur constante.  
 En l'arrosant de pleurs, j'ai reçu cette main,  
 Et la mienne a lié mon sort à son dessein.  
 J'ai juré de rester fidèle à sa mémoire;  
 Je tiendrai mon serment, je m'en fais une gloire.  
 Pour le rendre immortel, j'emploierai mon pinceau.

Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.  
 A côté de Montval, je me peindrai moi-même,  
 Avec les attributs d'une Epouse qui l'aime.  
 D'un nœud fait par l'Amour, l'Hymen nous unira,  
 Et loin de le briser, la mort le ferrera.  
 Pour remplir ce projet, dont mon ame est ravie,  
 Rendons, de mon Amant, la figure accomplie:  
 Donnons sans plus tarder à des traits si chéris,  
 Donnons toute leur grace & leur vrais coloris.

*Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-dessus son portrait, & Lisette lui fait signe de se cacher.*

LISETTE.

Déjà la ressemblance est à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parle pas, je crains d'être distraite:  
 Souvent à notre esprit un mot fait échapper  
 Le vrai qu'il faisoit, & ne peut rattraper.  
 Voilà, voilà sa bouche, & son tendre sourire:  
 Voilà ses yeux, son air. Ah! mon Amant respire;  
 C'est

C'est lui, je le revois, & j'embrasse Montval.

LISETTE *ôtant le portrait qui cache*  
*Montval.*

Embrassez-le lui-même en propre original.

LUCILE *voyant Montval à ses genoux.*  
Où suis-je ? juste Ciel ! quel objet ! quelle vûe !  
La joye & la frayeur me tiennent suspendue.

MONTVAL.

Ah Lucile !

LUCILE.

Ah ! Montval ! est-ce vous que je voi ?  
Est-ce vous que j'entens ?

MONTVAL.

Oui, reconnoissez-moi.

LUCILE.

Quoi ? vous êtes vivant ?

MONTVAL.

Oui, vivant & fidelle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, Mademoi-  
selle.

LUCILE.

Mes sens, de la douleur, passent rapidement  
A l'excès de la joye & du ravissement.  
Un moment, arrêtez, souffrez que je respire :  
Un si grand bien m'accable, & je ne puis rien dire.

MONTVAL.

O jour ! ô jour heureux ! ô moment enchanteur !  
Qui répare trois ans de peine & de malheur !  
Mon bonheur est si grand aussi-bien que ma  
gloire,

Que

48 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

Que j'en suis étonné, que j'ai peine à le croire :  
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Pour juger de ma sincère ardeur,  
Regardez-moi, Montval, & voyez ma pâleur ;  
Voyez-le triste état où vous m'avez réduite :  
Sur mon front abbatu ma tendresse est écrite ;  
Consultez ce Portrait, l'ouvrage de l'amour,  
Où vos traits & ma flâme éclatent tour à  
tour.

Interrogez les pleurs que je viens de répandre,  
Le songe, le serment que vous venez d'en-  
tendre ;

Demandez à ces murs témoins de ma douleur,  
Demandez à Lisette, à qui j'ouvre mon cœur,  
Tout ici vous dira combien je vous adore,  
Et ma bouche tout haut vous le répète en-  
core.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon sang versé ;  
Tout ce que j'ai souffert est trop récompensé.  
Tant de traits éclatans d'un amour véritable,  
A mes yeux enchantés vous rendent adorable :  
Je dois avec raison chérir ma fausse mort,  
Et je voudrois subir encor le même sort,  
S'il devoit m'attirer cette preuve sensible . . .

LUCILE.

Gardez-vous de former un souhait si terrible ;  
Le bruit de ce trépas m'alloit priver du jour.  
Que dis-je ? Il l'avoit fait jusqu'à votre retour.  
Du jour qu'on m'annonça cette fausse nouvelle,  
Mes

Mes yeux s'étoient couverts d'une nuit éternelle.  
J'avois cessé de vivre. A présent je vous vois,  
Je renaiss, je respire une seconde fois:  
Un seul de vos regards m'a promptement guérie,  
Et c'est de cet instant que je date ma vie.

L I S E T T E.

Il est vrai que Monsieur est un grand Médecin.

L U C I L E.

Mon cœur avoit besoin de son art souverain.

M O N T V A L.

Tel que vous me voyez, j'en possède le titre;  
Et des jours des mortels je suis ici l'arbitre.

L U C I L E.

Vous êtes Médecin.

M O N T V A L.

Oui, je le suis pour vous.

L I S E T T E.

C'est lui qu'on a prié de vous tâter le poux.  
Je l'ai donné pour tel tantôt à la Marquise.

L U C I L E.

A-t-il sa confiance?

M O N T V A L.

Elle m'est toute acquise.

Vous êtes ma malade : en cette qualité,  
Je puis vous voir sans cesse en pleine liberté.

L U C I L E.

Le moyen est charmant, mais puis-je bien le  
croire?

M O N T V A L.

Oui, cette cure-là va me combler de gloire.



S C E N E VI.

LUCILE , MONTVAL , LISETTE,  
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Cléon, Mademoiselle, arrive en ce moment,  
Et demande à vous voir avec empressement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre :

Cette brusque arrivée auroit pû nous surprendre.

CHAMPAGNE.

Mais vraiment la malade est en bonne fanté;  
Les Medecins de Prusse ont de l'habileté.  
Sa guérison est prompte :

LISETTE.

Elle l'est trop peut-être,  
Et je crains les soupçons qu'elle peut faire naître.  
Pour donner à la chose un air de vérité,  
Il faut qu'elle paroisse avoir moins de gaité;  
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accrediter ici ma mascarade,  
Je vais de mon côté jouer le Charlatan;  
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,  
Et m'aider....

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je fasse ?  
Parlez.

MONT-

# COMEDIE. ACTE V. 51

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous de grace.  
Si-tôt que la Marquise, & Cléon paroîtront,  
Feignez d'être plongée en un sommeil profond.

CHAMPAGNE.

Vous pouvez tout risquer dans votre emploi sublime,

On a pour Monsieur Bromps une si haute estime,  
Qu'en faveur de son nom tout passe...

LISETTE.

Que dit-il?

Monsieur Bromps!

CHAMPAGNE.

C'est mon Maître, & moi je suis Kolsquil.  
Un nom bien étranger rend plus considérable ;  
Plus il est ostrogot, plus il est respectable.  
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon ;  
Tant mieux, la Médecine est un vrai faraon ;  
Pour y faire fortune, il faut qu'on y hazarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien, le reste me-regarde.

## SCENE VII.

LUCILE, MONTVAL, CLÉON,  
LISETTE, CHAMPAGNE.

CLÉON au fond du Théâtre.

Je veux rendre la joye à toute la maison,  
Faire rire Lucile, égayer le Baron :  
Mais je vois là quelqu'un qui ressemble à Lisette.

52 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

L I S E T T E.

Oùi, c'est elle, Monsieur, votre santé?

C L E' O N.

Parfaite.

Et celle de Lucile?

L I S E T T E.

Un peu mieux ce matin.

Vous la voyez qui dort. Voilà son Médecin.

C L E' O N.

Mais pour une malade, elle est assez vermeille.

L I S E T T E.

Pardon, plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

M O N T V A L.

Rien ne peut interrompre un sommeil si parfait;  
Il ne finira pas qu'il n'ait eu son effet.

C L E' O N.

Durera-t-il long-tems?

M O N T V A L.

Mais une heure & demie.

C L E' O N.

Qu'elle est belle en dormant! Et comme elle est  
grandie!

Plus je la vois de près, plus j'en suis enchanté:  
Comment est-elle donc, lorsqu'elle est en santé?  
Elle charme les yeux, quand même elle repose;  
Que fera-ce, éveillée?

M O N T V A L.

Eloignez-vous pour cause:

Il est très-dangereux d'en approcher si fort;  
Mon remède à présent fait son plus grand effort  
Vous prendriez son mal.

C L E' O N.

CLE'ON.

J'entens ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur il est mortel aux hommes de votre  
âge.

CLE'ON.

J'en veux courir le risque & si je ne craignois  
D'éveiller la malade, ah ! je l'embrasserois !

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLE'ON.

Au péril de ma vie,  
Et je brave la mort, quand elle est si jolie.  
Mais de ce mal, Monsieur, que vous craignez pour  
nous,

Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous ?

MONTVAL.

J'ai des preservatifs, Monsieur, pour m'en dé-  
fendre ;

Le mauvais air sur nous n'ose rien entreprendre :  
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi je ne crains rien pourvu que votre soin,  
Comme on doit l'espérer, si cela continuë,  
Nous la rende bien-tôt telle que je l'ai vue.

CLE'ON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la voi,  
Je m'en contenterai, je suis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah ! Quel feu surprenant dans vos yeux étincele !  
Votre cœur est frappé d'une atteinte mortelle.

d iij

CLE'ON.

54 LE MEDECIN PAR OCCASION,

CLEON.

Monsieur le Médecin vous êtes connoisseur.

MONTVAL.

Je me connois sur-tout aux mouvemens du cœur,  
Et c'est à les regler que mon art s'étudie:  
La Médecine vraie est la Philosophie:  
Il faut, des passions, arrêter le progrès;  
La mauvaise santé provient de leurs excès.  
C'est la sagesse en tout, Monsieur, qui fait la  
bonne.

CLEON.

C'est le temperament plutôt qui nous la donne.  
L'honnête homme a souvent quelque incommo-  
dité,

Et je vois des coquins qui crevent de santé.

LISETTE.

Trop de vertu maigrit.

MONTVAL.

Tout excès est contraire,

Même celui du bien; mais il ne regne guere,  
Et dans l'ordre commun le mal & la douleur  
Vient du déreglement de l'esprit ou du cœur;  
Des souffrances du corps, l'ame est toujours la  
source,

Il faut les chercher là pour arrêter leur course.  
Ses travers, ses erreurs produisent le chagrin;  
C'est lui qui, de la fièvre, allume le levain,  
Qui calcine le sang jufques dans les arteres,  
Met la bile en fureur, & brûle les viscères:  
Quand l'ame est en santé, le corps se porte bien,  
Si-tôt qu'elle est malade, il ne profite en rien.

LISETTE.



L I S E T T E.

Je l'éprouve souvent, rien n'est plus véritable;  
Monsieur Bromps est vraiment un homme in-  
comparable.

SCENE VIII.

LUCILE, MONTVAL, CLE'ON,  
L I S E T T E, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE à Cleon.

Pardon si je vous ai laissé pour un moment;  
Mais ma nièce repose; ah l'heureux change-  
ment!

Dans les bras du sommeil elle semble renaître.  
La fraîcheur, sur son teint, commence à repa-  
roître;

Le mal peut-être encor forme ce coloris.

M O N T V A L.

Non, c'est un elixir qui fait à ses esprits  
Puiser dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas? Heureuse létargie?

C L E ' O N.

Vous aviez pour Lucile, alarmé ma pitié.  
Mais, Madame, à présent je suis moins effrayé.  
Où bien si je le suis, c'est moi seul qu'il faut plain-  
dre,

Et sa beauté qui dort n'en est pas moins à crain-  
dre.

56 LE MEDECIN PAR OCCASION,

LA MARQUISE.

Si vous aviez, Monsieur, vu tantôt son état,

*Sé tournant vers Lisette.*

Il vous eut pénétré. Vois tu cet incarnat ?

Lisette, qu'en dis-tu ?

LISETTE.

J'admire.

LA MARQUISE.

Ah ! le grand homme !

LISETTE.

Il n'a pas son égal de Paris jusqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais c'est miraculeux.

CLÉON.

La voilà qui sourit ;

Quelque songe amusant lui réjouit l'esprit.

MONTVAL.

Madame, à son réveil elle ira mieux encore ;

J'en répons maintenant. Chaque instant fait éclore

re

Sur sa joue émaillée, une nouvelle fleur ;

De sa convalescence elle est l'avant-coureur.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, au plutôt achevez le miracle :

Vous avez surmonté déjà le grand obstacle.

MONTVAL.

Patience, un moment, le réveil n'est pas loin.

LA MARQUISE.

Pressez-le & sans tarder que j'en sois le témoin ;

Que je puisse embrasser une nièce si chère :

Ma tendresse est égale à l'amour d'une mère,

Mon cœur vole déjà.

MONT-

MONTVAL.

Vousine l'ordonnez, soit.  
Je n'ai qu'à lui ferrer le bout du petit doigt.

LUCILE, *feignant de s'éveiller.*

Ah! je respire enfin; que je suis soulagée;  
Du poids qui m'accabloit, je me sens dégagée:  
Je n'ai plus aucun mal Lisette!

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante, averti la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi, tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah! ma Tante!

LA MARQUISE.

Ah! ma nièce, Ah! tu m'es donc  
rendue?

Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non, je vis maintenant,  
Et c'est pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche, &amp; plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, & que je suis ravie!  
à Montval.

C'est à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma Tante, embrasser de bon cœur.  
*Elles l'embrassent.*

d v

CLE'ON.

58 LE MEDECIN PAR OCCASION,

CLE'ON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon  
zele,

Et le plaisir que j'ai de vous revoir si belle.

LUCILE.

Excusez moi, Monsieur, je ne vous connois pas.

CLE'ON.

Je vous ai mille fois portée entre mes bras.

LA MARQUISE.

C'est Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impolitesse,  
N'imputez cet oubli, qu'à ma seule jeunesse.  
Quand vous êtes parti, je n'étois qu'un enfant.

CLE'ON.

Puisque je vous embrasse, oh ! se suis trop content.

LA MARQUISE.

Venez vous présenter au Baron Pun & l'autre,  
Sa gaité va renaître à l'aspect de la vôtre.

LUCILE à Montval qui lui donne la main.

Ne m'abandonnez pas, venez, mon Médecin.

LA MARQUISE.

Oui, sans votre secours notre effort seroit vain.  
Songez qu'après la fille, il faut guérir le pere.

MONTVAL.

Madame, je m'en fais un devoir nécessaire.



## SCENE IX.

L I S E T T E, C H A M P A G N E.

C H A M P A G N E.

Dans ces heureux instans chacun s'embrasse ici,  
Lisette, trouve bon que je t'embrasse aussi.

L I S E T T E.

La santé de Lucile excuse cette ivresse,  
Et pour te refuser, j'aime trop ma maîtresse.

C H A M P A G N E *en l'embrassant.*

De sa convalescence, oh, je suis très-joyeux,  
Et je sens à présent que je m'en porte mieux.

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

LE BARON *seul, rêvant dans un fauteuil, une plume à la main, le coude appuyé sur un bureau, qui est devant lui.*

**D**evois-je t'acheter, ô! fatale brochure!  
Non, rien n'est comparable au tourment  
que j'endure;  
Et mon esprit malgré les efforts que je fais,  
Est toujours en travail, & n'enfante jamais.

### SCENE II.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

*MONTVAL au fond du Théâtre.*

**N**ous avons pris tous quatre une peine inutile,  
Nous n'avons pas trouvé le pere de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monfieur, le voilà seul. Parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il se plaint, écoutons. J'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche Auteur de Mérope, ah ! je te porte envie.  
 Les bons vers sans effort coulent de ton génie,  
 Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuissans,  
 Même la faculté d'en faire de méchans.  
 La nature aujourd'hui n'est pas en tout avare,  
 L'Art des vers est commun, si le génie est rare.  
 Je ne demande au Ciel pour unique présent,  
 Que la fécondité des rimeurs d'aprésent.  
 On ne peut pas former un souhait plus modeste ;  
 Qu'il m'accorde la rime, & garde tout le reste.  
 Que je fasse des vers, n'importe qu'ils soient plats.  
 Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon, voilà qui m'apprend au vrai sa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en est plaisant ; permettez que j'en rie.  
 Ah ! la rime le tient. Je plains son embarras,  
 Car je me suis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les  
 mordre,

Raturer, déchirer, mettre tout en désordre,  
 Renverser & briser les meubles innocens,  
 Et pour trouver la rime, écraser le bon sens.  
 Je n'en ai pour tout prix que la douleur secrète  
 D'extravaguer beaucoup sans devenir Poète.  
 O ! Ciel ! Puisque de toi je ne puis obtenir  
 Le pouvoir de rimer, ôte m'en le désir ;  
 Ce désir malheureux qui sans fruit me consume.

62 LE MEDECIN PAR OCCASION,

CHAMPAGNE.

Eloignons-nous, je crains sa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raison ce matin l'avoit sçu réprimer,  
Ce funeste recueil vient de le rallumer,  
Grands & petits, la Cour, la Ville, & la Province,

Toute la France enfin a rimé pour son Prince.  
Malheureux ! Moi tout seul, pour lui je n'ai rien fait,

Moi, qui suis dans le cœur, son plus zélé sujet !  
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,  
Je n'ai pû mettre au jour un seul quatrain de suite,  
Et les vers que je fais sont tous estropiés ;  
L'un est court d'une jambe, & l'autre a quinze piés.  
Telle est la cruauté de ma barbare étoile,  
Aux yeux de tous encore, il faut que je la voile.  
Je ne puis dans ma peine avoir un confident,  
Et je suis obligé de m'enterrer vivant,  
Dans la peur que quelqu'un ne penetre ma honte.  
Un mal si ridicule, & qu'aucun frein ne dompte,  
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.  
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs  
Que je suis sur le point de me battre moi-même,  
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,  
Malheur aux importuns qui se présenteront.

*Il se leve en fureur.*

CHAMPAGNE.

Ce ne sera pas moi : des fots s'y frotteront.

MONTVAL l'arrêtant.

Demeure. Ce n'est là qu'un transport poétique.

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénétique.

MONTVAL.

Le voilà qui se calme.

*Le Baron se remet sur son siège, & rêve de nouveau.*

CHAMPAGNE.

Ah! je tremble toujours;

Lisette heureusement vient à notre secours.

## SCENE III.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

*LISETTE qui fait signe en entrant à Montval & à Champagne de s'éloigner.*

LISETTE au Baron.

**M**onsieur...

LE BARON.

Qui parle là?

LISETTE.

C'est votre humble servante,

Madame qui vous cherche, est très-impatiente.

Un fameux Medecin....

LE BARON.

Qu'on me laisse en repos:

Je ne suis point malade il vient mal-à-propos.

LISETTE.

Il a ressuscité votre fille expirante,

La nouvelle par-tout....

64 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

LE BARON.

Nouvelle extravagante!

Et ce Medecin là n'a jamais existé.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de sa réalité,  
Il va se présenter.

LE BARON.

Non, non, je l'en dispense.

J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh ! c'est un Medecin comme on n'en a point vu,  
Vous l'aimeriez, Monsieur, s'il vous étoit connu.  
Il joint au grand sçavoir tous les talens aimables;  
Il fait des vers...

LE BARON.

Des vers !

LISETTE.

Il en fait d'admirables.

Il traite en Gentilhomme, & sans rien exiger,  
Poli comme un François, quoiqu'il soit Etranger.

LE BARON.

Quoi ! c'est un Etranger ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Qu'il paroisse.

Je lui dois des égards, & de la politesse.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami,  
Et je vais l'informer que vous êtes ici.



LE BARON.

D'ami! je n'en ai point. Ne prens pas cette peine

L I S E T T E.

Cléon l'est à bon titre, &amp; permettez qu'il vienne.

M O N T V A L. LE BARON.

Il est de retour!

L I S E T T E.

Oüi.

L E B A R O N.

Je dois le prévenir.

L I S E T T E.

Attendez-le plutôt, je fors pour l'avertir.

Voilà cet homme illustre, à qui rien ne res-  
semble,

Voyez-le en attendant, &amp; raisonnez ensemble.

*Elle sort.*

## S C E N E IV.

L E B A R O N, M O N T V A L.

M O N T V A L.

**M**onsieur, comme Etranger, je paroïs devant  
vous,

Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

L E B A R O N.

Oüi, je fais cas, Monsieur, des Etrangers cé-  
lèbres;

M O N T V A L.

Mon nom fut-il caché, Monsieur, dans les té-  
nébres,

66 LE MEDECIN PAR OCCASION,

L'honneur que je reçois suffiroit aujourd'hui  
Pour répandre du jour & du lustre sur lui.  
Les Gens de Lettres sont dans votre estime en-  
core,  
Et c'est la qualité dont sur-tout je m'honore ;  
Je la préfère à tout.

LE BARON.

Avec juste raison :  
Moi-même je voudrois en mériter le nom ;  
Il relève toujours l'éclat de la naissance ;  
Malgré l'erreur commune,

MONTVAL.

Elle n'est plus en France.  
Tout le monde à présent y pense comme vous ;  
Les Arts y sont chéris & cultivés de tous :  
Le Seigneur le premier sçait en donner l'exemple ;  
L'hôtel du Financier est devenu leur Temple ;  
Lui-même il est Mecène & Virgile à la fois,  
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autre-  
fois :

L'esprit a répandu par-tout la politesse,  
Le jeune Militaire a pris l'air de sagesse :  
Au spectacle, à l'étude, il donne son loisir,  
Et consulte le goût même au sein du plaisir.

LE BARON.

Oh ! pour le coup, Monsieur, votre pinceau nous  
flatte,  
Et c'est un beau portrait que la vérité gâte.  
Pour les Auteurs en France on a trop de mépris :  
On l'étend sans nul choix sur les plus applaudis,  
Eux qui mériteroient l'estime la plus haute.

MONT-

MONTVAL.

S'ils y sont méprisés, c'est souvent par leur faute:  
 Ils font tout ce qui sert à les humilier,  
 Le plus vil Artisan élève son métier:  
 L'Auteur seul a la rage, ou plutôt la bassesse  
 De rendre ridicule un talent qu'il professe;  
 Et si sur le Théâtre, il met un bel esprit,  
 C'est pour le dégrader jusques dans son habit:  
 Par mille traits usés, dont la rédite affomme,  
 Qui font rire le sot, & rougir l'honnête hom-  
 me.

A ternir ses rivaux, appliquant ses efforts,  
 Il s'avilit lui-même, & flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révère,  
 Je voudrais qu'on en fit un exemple sévère.

MONTVAL.

A ce noble courroux, qui trahit votre cœur,  
 Je juge qu'en secret vous en êtes, Monsieur.

LE BARON.

Plût au Ciel! qu'il fût vrai, comme je le desire!  
 Je ne sentirois pas l'horreur qui me déchire.  
 Mais j'en dis trop, Monsieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encor plus,  
 Je vois, de votre mal, le principe confus,

LE BARON.

Vous voyez le principe!

MONTVAL.

Où, mon œil le démêle;  
 Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.

68 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

Je suis le Médecin du cœur & de l'esprit,  
Et c'est en conversant que mon art les guérit.  
Soit dans leurs mouvemens, soit dans leur fantaisie,

Je les suis pas à pas, & je les étudie.  
Un coup d'œil me suffit pour y voir leur tourment ;

Par exemple, j'ai hû le vôtre en un moment.  
Pour vous prouver, d'un mot, que j'ai sçu le connoître,

Vous brûlez d'être Auteur, & vous ne pouvez l'être.

Cette inutile ardeur vous tourmente l'esprit,  
Et c'est elle en secret, Monsieur, qui vous maigrit.

*LE BARON.*

Je ne puis, à ces mots, que rougir & me taire.  
Pour vous desavouer, je suis né trop sincère,  
Votre sçavoir m'étonne, & confond ma raison.  
Je passe, de l'estime, à l'admiration.  
Vous n'êtes pas un homme, il faut être un génie,  
Pour avoir pénétré ma secrète manie.  
Jugez, présentement, jugez de bonne foi,  
S'il est quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.

Si ma peine étoit sçue, ah ! j'en mourrois de honte.

Tout ce que je demande, & sur lequel je compte.

Gardez bien mon secret, & déplorez mon sort

MONTVAL.

Je veux, & puis pour vous faire un plus grand effort,

Tout singulier qu'il est, ce mal qui vous trans-  
porte,

Je prétens le guérir, ou pallier de forte

Que vous recouvrierez la joie & la santé;

Je répons du remède & de sa sûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez Poëte! ô, Ciel! puis-je le  
croire?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il suffit pour ma gloire:

Ah! je voudrois avoir au Théâtre un succès,

Et m'entendre applaudir, lorsque je paroîtrois;

Je crois déjà m'y voir, & mon ame est char-  
mée;

Je suis, je suis égal au Général d'Armée,

Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y servir.

LE BARON.

Doucement, vous m'allez étouffer de plaisir.

MONTVAL.

Pour moderer, Monsieur, cette joye excessive,

Songez que vous devez craindre l'alternative.

Le Général d'Armée est quelque fois battu.

LE BARON.

Oh! l'exemple console, Annibal fut vaincu.



70 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

MONTVAL.

Monsieur, à ce prix-là, soyez sûr de la chose.

LE BARON.

Faites-moi vite Auteur, & ne fut-ce qu'en prose.

MONTVAL.

Vous l'allez être en Vers, en voici le brevet:  
Adoptez cet écrit sous le sceau du secret;  
Nul autre que nous deux ne sçaura ce mystère.

LE BARON.

Quoi? des enfans d'autrui, je serai donc le Pere?

MONTVAL.

Consolez-vous, Monsieur, nombre de beaux esprits

Ressemblent sur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'est un vol secret qui tient de l'imposture

MONTVAL.

Non, il ne blesse pas les loix de la droiture.

LE BARON.

On trompe en se parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh! qui brille aujourd'hui de sa propre clarté?  
Le monde n'offre aux yeux qu'une fausse lumière;

Et tout est charlatan, ou tout est plagiaire.  
Comme chaque talent, songez que chaque état,  
D'une main inconnue, emprunte son éclat.  
Un Grand doit son esprit à son seul Secrétaire.

Le Robin au Palais & l'Orateur en Chaire  
Ne débitent souvent que ce qu'un autre écrit.

Le

Le Marchand vend pour sien ce qu'il prend à cré-  
dit;

L'Homme d'intrigue usurpe & vole au vrai  
génie

La gloire d'un projet, que son art s'approprie;  
Depuis l'Homme de Cour jusques à l'Artisan,  
Tout trompe, tout est geai sous les plumes du  
pan.

LE BARON.

Je me rends, ce discours leve enfin mon scrupule,  
Je puis me dire Auteur, sans être ridicule.  
Vous me rendez la vie en cet heureux instant.  
Vous faites plus, votre art me tire du néant.  
Vous me créez Poete, & je vous dois ma gloire.  
Vous consacrez mon nom au temple de mé-  
moire.

MONTVAL.

Je voudrois que mes Vers fussent tels dans le  
fonds.

LE BARON.

Moi, sans les avoir vus, je maintiens qu'ils sont  
bons.

J'irai les réciter avec la même yvresse  
Que si j'étois l'Auteur en effet de la Pièce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes aussi. Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.

Lisez-les moi d'abord, pour me donner le  
ton.

MONTVAL *lit.*

## VERS AU ROY.

**G**rand Roi, parponne à mon silence.  
 Il prouve mon respect autant que ma prudence;  
 Et le grand nombre auroit dû m'imiter;  
 Tous ont le front de te chanter,  
 Mais aucun n'a l'art de te peindre :  
 C'est cet écueil fatal, c'est cet exemple à craindre  
 Qui m'a retenu malgré moi :  
 Les Alexandres, les Achiles,  
 N'ont rien de commun avec toi.  
 A quoi bon te prêter en peintres mal habiles  
 Les traits d'autrui rebattus tant de fois.  
 Ta valeur qui t'est propre, a pour toi la justice;  
 On dans la vérité leur pinceau la faillisse,  
 Et l'offre pour modele à tous les autres Rois.  
 L'humanité dans tes pareils si rare,  
 Te suit par-tout jusques dans les combats;  
 Ce n'est point pour jouir d'un triomphe barbare  
 Qu'au plus fort du danger ton cœur conduit tes pas;  
 C'est pour y ménager le sang de tes soldats,  
 Dont tu sçais que le Ciel veut que tu sois avare :  
 Voilà comme un vrai Roi doit être courageux.  
 Pourquoi, dans les teins-fabuleux,  
 Pour te louer, faut-il donc qu'on s'égare ?  
 Notre Histoire présente aux yeux  
 Un parallèle moins bisarre ;  
 Et c'est à tes propres ayeux  
 Qu'il est juste qu'on te compare.  
 Pour te peindre il ne faut qu'un seul trait ressemblant,  
 Ton Aïeul fit des Rois & soutint leur puissance ;  
 Tu fais des Empereurs, & tu prens leur défense.  
 Pere du Peuple ensemble & Conquérant,  
 Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouse,  
 La gloire de Louis le Grand  
 A la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces Vers-là. C'est peu de la santé,  
Je suis sûr à présent de l'immortalité;  
Je les vais de ce pas envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voye est peu sûre,  
Ce qui me flâne, moi, qui juge en Médecin,  
C'est votre état présent. Vous avez l'air serein,  
Le tein clair, dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oùï, je vais me montrer aux yeux de ma Famille;  
Tout le monde fera bien étonné, je croi.

## SCENE V.

LE BARON, MONTVAL,  
LA MARQUISE,

LE BARON.

**A**pprochez-vous, Marquise, & confiderez-  
moi;

Comment me trouvez vous?

LA MARQUISE.

Jè vous trouve à merveille;  
Mes yeux sont enchantés; je doute si je veille,  
Je ne vous ai pas vû si frais depuis long-tems;  
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin, c'est l'ouvrage admirable,  
Sa façon de guérir doit paroître incroyable,

74 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

D'autant mieux qu'elle n'est que l'opération  
D'une heure tout au plus de conversation.

*LA MARQUISE.*

Rien n'est plus surprenant, mais puis-je être  
éclaircie.

Du sujet qui caufoit votre mélancolie?

*LE BARON.*

La chose est à présent inutile à sçavoir ;  
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir,  
J'ai l'esprit gai, content, j'ai l'ame satisfaite :  
C'est assez pour jouir d'une santé parfaite.  
Je voudrois que ma fille . . .

*LA MARQUISE.*

Elle est guérie aussi.

*LE BARON.*

Je suis impatient de la voir.

*LA MARQUISE.*

La voici.

*S C E N E VI.*

*LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE,  
LUCILE, LISETTE.*

*LE BARON.*

**M**a fille, comme moi te voilà rétablie ;  
En voyant ta santé, la mienne est rafermie.

*LUCILE.*

A mon bonheur, mon pere, il ne manque plus  
rien.

LE BARON.

Dans ton Libérateur, tu vois aussi le mien.  
 Pour combler les bienfaits que le destin m'en-  
     voye,  
 Cléon vient partager & redoubler ma joye.  
 Quel plaisir.

## SCENE VII.

LE BARON, MONTVAL LA MARQUISE,  
 LUCILE, LISETTE, CLE'ON.

CLE'ON.

**C**her Baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux;  
 Mon rétablissement, & celui de ma fille,  
 Marquent votre retour au sein de ma famille;

*Montrant Montval.*

Monsieur en est l'Auteur. Vous voyez au-  
     jourd'hui

Dans Lucile & dans moi deux miracles de lui,  
 Nous étions . . . .

CLE'ON.

J'en sçai plus qu'on ne peut m'en apprendre.  
 Après ce que j'ai vû, rien ne peut me surprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, Monsieur, croire aussi mes avis,  
 Vos maux comme les leurs, feroient bien-tôt  
     guéris;

Plus



76 LE MEDECIN PAR OCCASION ,

Plus que vous ne croyez, je puis vous être utile.

CLE'ON.

Non, quoique vous foyez un Médecin habile,  
J'ai résolu pour moi d'en choisir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me surprenez fort. Eh! qui donc?

CLE'ON.

C'est Monsieur.

LE BARON.

Oh! s'il dépend de moi, la guérison est sûre.

CLE'ON.

Ce discours m'encourage, & m'est d'un bon augure;

Puisqu'il faut sans détour vous révéler mon mal,  
Apprenez qu'aujourd'hui dans ce salon fatal,  
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie;  
Sa beauté m'a frappé d'abord quoiqu'assoupie:  
Elle s'est réveillée; un regard enchanteur  
Vient d'enfoncer le trait jusqu'au fond de mon  
cœur.

La langueur de ses yeux a passé dans mon ame;  
L'Amour à soixante ans m'a fait sentir sa flâme  
Pour la première fois, je soupire en un mot;  
Mais je soupire au point que je meurs comme un  
fût

De ce feu violent qui vient de me surprendre,  
Sije n'obtiens de vous la qualité de Gendre;  
C'est le remède seul qui peut sauver mes jours,  
Et c'est de votre main que j'attens ce secours;  
Votre sœur m'a flatté que j'y pouvois prétendre,  
Et

Et pour vouloir ma mort, votre fille est trop tendre.

Vous gardez le silence, & vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joye, & ma fille est à vous.

LISETTE *à part.*

Voila le Médecin réduit à l'agonie.

CLEON.

Mon ame est transportée;

LE BARON.

Et la mienne est ravie.

MONTVAL *d'un air troublé au Baron.*

Vous lui donnez Lucile!

LE BARON.

Oui, vos soins généreux

Ne pouvoient me la rendre en un tems plus heureux,

Et je veux dès ce soir que leur nœce soit faite.

Je vous prirai, Monsieur, pour la rendre parfaite,

Comme en tout vous avez un goût supérieur,  
D'en vouloir bien vous même être l'ordonnateur:

LUCILE.

Ce soir!

CLEON.

Belle Lucile, oui, vraiment ce soir même;  
Vous ne sçauriez trop tôt faire mon bien, suprême;

Jugez de mon amour par mes soins pressés.

Votre

78 LE MEDECIN PAR OCCASION,

Votre tante informée a du . . . vous pâlisiez.  
Vous trouveriez-vous mal?

LUCILE.

Oui, soutien-moi, Lifette.

*Elle se laisse aller sur un fauteuil.*

MONTVAL à Cléon.

Votre ardeur pour le coup, Monsieur, est peu  
discrette;

A peine je l'arrache au danger le plus grand,  
Et vous lui proposez un nœud si surprenant:  
Qui plus est, dans une heure, on veut qu'il s'é-  
xécute;

Voilà qui lui peut seul causer une rechute:  
Ce sont là de ces coups, où l'on ne s'attend pas;  
Les révolutions qui se font dans ce cas,  
Ebranlent tous les sens, & sont des plus à crain-  
dre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais à parler sans feindre,  
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon  
art,  
Pour la bien rétablir.

CLE'ON.

Les filles la plûpart,  
A l'aspect d'un époux qui s'offre, & qui s'em-  
presse,  
Font paroître leur joye, & non pas leur tristesse.

MONTVAL.

Il faut, Monsieur, il faut dans ces occasions

Con-

Considerer les tems, & les positions:  
Eloignez-vous de grace & les uns & les autres.

LE BARON.

Oüi, fortons. Nos secours, Monsieur, nuiroient  
aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains,

CLÉON à Montval.

Monsieur . . . .

MONTVAL avec colere.

Votre présence est tout ce que je crains.

Sortez.

*Cléon sort avec la Marquise & le Baron.*

## SCENE VIII.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Votre couroux est plaissant.

MONTVAL.

Il est juste;

LISETTE.

Oüi. Voilà pour tuer le corps le plus robuste;  
à Lucile.

Vous avez bien joué l'évanouissement.

LUCILE.

Oui, car je l'ai joué très-naturellement;

Con-

80 LE MEDECIN PAR OCCASION,

Contre de tels revers, on manque de confiance,

MONTVAL.

Comme vous, j'ai pensé tomber en défaillance.

LUCILE.

Quel remède employer ? Et que deviendrons nous ?

MONTVAL.

Je suis, de ce malheur, plus étourdi que vous.

SCENE DERNIERE.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE,  
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE à Montval.

Descendez au plutôt, Monsieur, on vous demande.

MONTVAL.

Eh ! qui donc ?

CHAMPAGNE.

Tout le monde, & la foule est si grande,  
Que la cour du Château ne peut la contenir.  
Le public n'attend pas. Hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es tu fou ? quel public ?

CHAMPAGNE.

Le public de Champagne.

C'est peu que votre nom vole dans la Champagne.

De

De Creteil, jusqu'à Troye, il vient d'être porté;  
On vient vous consulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La chose est ridicule.

LISETTE.

Elle est des plus plaisantes.

CHAMPAGNE.

Comment elle est pour vous, Monsieur, des plus  
brillantes.

A leurs empressemens, venez vous présenter.

MONTVAL.

Va leur parler toi-même, & me représenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manans du Village,  
Mais les honnêtes gens qui sont du voisinage,  
Parmi lesquels on voit Comtesses & Marquis,  
Veulent votre présence, ainsi que vos avis:  
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,  
Ils viendront jusqu'ici vous relancer eux-même.

MONTVAL.

J'enrage.

LUCILE.

Paraissez, vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos Docteurs à la mode en savent moins que  
vous,



82 *LE MEDECIN PAR OCCASION,*

MONTVAL.

Je ne fais Médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre Art est pour le pere, & vos soins pour la  
fille.

LUCILE.

Par-là, de mes Parens, vous aurez mieux le  
cœur,  
Et l'estime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, saisissez-la bien vite,  
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oùi, tentez le deslin, s'il vous trompe, en tout  
cas,  
Soyez sûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Lisette ici, daignez donc me promettre,  
D'accomplir malgré tout votre songe à la lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi;  
Me punisse le Ciel, si je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel ferment, ma gloire est infailible,  
Et pour vous mériter tout me sera possible;  
Vous m'en tiendrez compte.

LUCI-

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon emploi.  
Amour tu m'en paîras, je l'exerce pour toi.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

Un moment, laisse moi, laisse, que je respire ;  
 Je suis gonflé d'orgueil, & je creve de rire :  
 Monsieur Bromps a bien fait des duppes aujour-  
 d'hui ;  
 Je l'ai bien secondé, j'ai trompé d'après lui ;  
 Et de la Faculté, tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi, tu n'es toût au plus qu'un Docteur d'anti-  
 chambre.

CHAMPAGNE.

La, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.  
 Hein, comment va ce poux ? J'ai droit de le  
 tâter ;  
 Je suis le Médecin de toutes les soubrettes,  
 Et singulièrement je m'attache aux Lisettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, & tu n'es qu'un nigaut.

CHAMPAGNE.

Eh! ce sont là pour moi les malades qu'il faut.  
 Mais

Mais tu me connois trop, sans cela mon audace  
T'eut subjuguée ici comme la populace.

L I S E T T E.

L'opinion peut tout sur l'homme prévenu.

C H A M P A G N E.

Je ne le croirois pas si je ne l'avois vû;  
Ah! que la renommée est une belle chose!  
Et qu'au public crédule aisément on impose!  
Dès qu'elle est favorable, elle met en crédit,  
Et porte l'ignorant comme l'homme d'esprit.  
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,  
Et c'est sur le bonheur que son éclat se fonde.

L I S E T T E.

Oùi, qui fait tous les jours la réputation,  
Et même la talent? mais c'est l'occasion;  
La faveur d'un instant, ou d'une circonstance  
Suffit pour l'établir ou lui donner naissance:  
Ton Maître, dans le fond, mieux qu'un autre  
le peut,  
Quand on a de l'esprit, on est tout ce qu'on  
veut.

C H A M P A G N E.

Ce métier lui déplait, la foule l'importune;  
Mais s'il le vouloit bien, nous y ferions for-  
tune.

En mon particulier, Lisette, à son insçu,  
J'ai là plus d'un Louis que j'ai déjà reçu.

86 *LE MEDECIN PAR OCCASION.*

L I S E T T E.

Il devrait préférer la Médecine aux armes,

C H A M P A G N E.

Qu'oses-tu proposer?

L I S E T T E.

A tort tu te gendarmes.

C H A M P A G N E.

Des Guerriers tels que nous devenir Médecins !  
Abuser à la fois & tuer les humains !

L I S E T T E.

On les tue à la guerre.

C H A M P A G N E.

Oh ! c'est sans perfidie,  
En attaquant leurs jours, on expose sa vie.  
Si nous les égorgeons, c'est du moins noblement.

L I S E T T E.

Ils n'en sont pas moins morts, un Médecin sou-  
vent

Les guérit par hazard, il en fera de même.

C H A M P A G N E.

Notre délicatesse est là-dessus extrême ;  
Son succès cependant à tel point est porté,  
Qu'il attache à son char tout le sexe enchanté,  
Et c'est à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre,  
Qui, pour se l'arracher sont prêtes à se battre ;  
Une femme titrée, & fière de son rang,  
Est la plus acharnée, & veut tout mettre à sang.

SCENE

## SCENE II.

LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

LUCILE.

**I**l faut que pour le coup, Montval m'ait oubliée;  
Il tarde trop long tems, & j'en suis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il est, Mademoiselle, arrêté malgré lui,  
Et cent fois plus que vous, il en sent de l'ennui.  
*Il sort.*

## SCENE III.

LUCILE, LISETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE à *Lucile*.

**J**e te cherche par tout ta santé m'inquiète,  
Elle paroît meilleure, & j'en suis satisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paroît, mais elle ne l'est point.

LA MARQUISE.

Ton visage me rend tranquille sur ce point.  
Un autre soin m'agite. Apprens que la Comtesse  
Prétend nous enlever ton Médecin, ma Nièce.

LISETTE.

Ah! quelle perfidie!

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.



88 *LE MEDECIN PAR OCCASION.*

*LA MARQUISE.*

La ligne est générale, on veut nous l'arracher.  
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet Homme?

Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la  
pomme;

Si je faisois un choix, il tomberoit sur lui.

*LUCILE.*

Ah! vous convenez donc qu'on doit le préférer;

*LA MARQUISE.*

Où.

Sa figure prévient, & son savoir étonne.

C'est un je ne sçai quoi dans toute sa personne,  
Qui donne de la grace au moindre mot qu'il  
dit.

Avec moins de mérite on nous tourne l'esprit,  
Dès qu'on est à la mode, on devient notre idole.  
La plus sage y succombe, ainsi que la plus folle,  
L'exemple entraîne tout, il est contagieux,  
Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

*LUCILE.*

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre justice ;

Mais ce n'est pas un droit, pour qu'on nous le  
ravisse.

La Comtesse le peut consulter en ces lieux.

*LA MARQUISE.*

La perfide aujourd'hui, pour se l'attacher mieux,  
Veut lui faire épouser une Veuve opulente,  
Qui n'est jeune ni vieille, & qu'on dit sa parente.

*LUCILE.*

LUCILE.

Mais rien n'est plus affreux. Que dit-il à cela?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y consentira!

LA MARQUISE.

Je ne sçais; la Comtesse est au fond si pressante,  
Que je crains qu'il ne cède à sa poursuite ardente.

LUCILE.

Ma Tante, agissez donc, pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, si je pouvois...

LUCILE.

Tous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La santé du Logis s'y trouve intéressée,  
Et c'est un procédé dont je suis offensée.

LUCILE.

J'en suis outrée; il est tout des plus violens.  
Vient-on dans les maisons, pour enlever les gens,  
Dans le tems que leur art nous est si salutaire,  
Quand notre vie y tient par un nœud nécessaire?  
Nous retomberons tous dès qu'il sera parti.  
C'est un assassinat digne d'être puni.

LISSETTE à la Marquise.

Votre Nièce a raison, j'approuve la colere;  
C'est vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oùï, nous devons tout faire,

f v

Pour

90 LE MÉDECIN PAR OCCASION.

Pour fixer près de nous notre aimable Prussien.  
Cherchons toutes les trois un prompt & sûr  
moyen.

LUCILE.

Il vous feroit aisé, si vous vouliez, ma Tante,  
De le lier ici d'une façon constante.

LA MARQUISE.

Apprens-moi donc comment j'y pourrai réussir!

LUCILE.

Je crains....

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir;  
Il me tarde déjà d'exécuter la chose.  
Parle donc, qui t'arrête?

LUCILE.

Excusez-moi, je n'ose,

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur & cet embarras-là?

LUCILE.

Lisette, qui se sçait, pour moi vous l'apprendra;  
Je la laisse avec vous, pour qu'elle vous le dise.

*Elle sort.*



SCENE

## SCENE IV.

LA MARQUISE , LISETTE.

LISETTE.

Madame, puisqu'il faut que je vous en instruisse,

Le moyen d'arrêter ce grand Homme chez vous,  
Est de vous l'attacher par un nœud des plus doux;  
Et puisqu'on lui propose ailleurs un mariage,  
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'est pas si mal trouvé.

LISETTE.

Cet Himer est fortable, il doit être approuvé.  
Votre Nièce craignoit...

LA MARQUISE.

Elle avoit tort, Lisette,  
Si je me détermine à ce qu'elle fouhaite,  
C'est pour ma guérison, moins que pour sa  
santé.

Il est vrai que j'y vois de la difficulté;  
Mais pour elle, il n'est rien que mon cœur n'ap-  
planisse;

Laisse-moi seule ici, pour que j'y réfléchisse.  
Ne dis rien à ma Nièce encor sur ce parti,  
J'irai l'en informer quand jé l'aurai choisi.

*Lisette s'en va.*

SCENE

## SCENE V.

LA MARQUISE *seule.*

Ce lien, dans l'instant où Lucile est promise,  
Où son Himen s'apprête, où l'heure même  
est prise,

Pour Punir à Cléon dans cette même nuit,  
Ne peut la regarder. C'est moi, sans contredit,  
C'est moi seule qui dois au défaut de ma Niece,  
Renverser ton projet, orgueilleuse Comtesse.  
Et plutôt que ta main nous ôte notre bien,  
Je m'unirai pour elle au Médecin Prussien.  
Je me sacrifierai pour la santé commune.  
Je puis lui présenter ma main & ma fortune,  
Dans un jour, où Cléon enrichit tout les miens.  
Mon âge & mon esprit sont assortis aux siens;  
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante;  
La Veuve qu'on propose en doit avoir cinquante;  
Elle est riche, dit-on, mais je le suis assez  
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéressés.  
Je suis sûre d'ailleurs, qu'il m'estime d'avance,  
Et j'ose me flatter d'avoir la préférence.  
Voilà mon parti pris; mais la difficulté  
Est d'en faire l'aveu sans blesser ma fierté.  
Je le vois qui paroît, & je sens à sa vûe  
Une timidité qui m'étoit inconnue.



## SCENE VI.

LA MARQUISE, MONTVAL.

MONTVAL.

Je m'arrache à la fin, à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment, & votre vanité  
Doit se trouver, Monsieur, extrêmement contente,

La Comtesse vous offre une riche Parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait est peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguisez, Monsieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour suivre la Comtesse.

MONTVAL.

Moi, m'éloigner de vous! moi, quitter votre Nièce!

LA MARQUISE.

On vient de m'assurer que vous l'accompagnez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chassiez.  
Où pourrois-je être mieux qu'auprès de vous,  
Madame?

Je vous suis attaché jusques au fond de l'ame.

Je



94 LE MEDECIN PAR OCCASION.

Je voudrois me lier encore de plus près.  
Je voudrois en ces lieux me fixer pour jamais;  
Passer tous mes instans en votre compagnie,  
Et conserver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Quoi? notre Médecin veut s'allier à nous?

MONTVAL.

Oui, ma santé soupire après un nœud si doux.  
Le Médecin se meurt, si son mal ne vous touche,  
Et son bonheur dépend d'un mot de votre bouche.

Voyez à vos genoux tomber la Faculté,

LA MARQUISE.

Arrêtez, cet état blesse sa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop soumis & trop  
tendre,

J'ai besoin d'indulgence, & je vais vous surprendre,

Apprenez mon amour, & mes vrais sentimens.

LA MARQUISE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur, je les entens,  
Je vous dirai bien plus. Je n'y suis pas contraire;  
Mais la décence veut, que j'en parle à mon frere.  
Adieu, vous n'aurez pas à languir bien du tems,  
Nous allons de concert rendre vos vœux contens.

*Elle sort.*

SCENE

## SCENE VII.

MONTVAL *seul.*

Quel discours enchanteur! faut-il que je le  
croie?

Je demeure interdit de plaisir & de joye!

Lucile, vos parens vont combler mon bonheur,

Et de tous vos appas, je serai possesseur;

Mon cœur rend pour le coup grace à la Méde-  
cine,

Je vous dois à son art, je la tiens pour divine.

## SCENE VIII.

MONTVAL. CHAMPAGNE.

MONTVAL.

Je n'en puis plus, Monsieur, je rentre épou-  
vanté.

Notre vie en ce lieu n'est pas en sureté.

MONTVAL.

Pourquoi?

CHAMPAGNE.

Fuyons, Monsieur.

MONTVAL.

Quelle est cette folie?

CHAMPAGNE.

On vous soupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte!

CHAM-

CHAMPAGNE.

C'est un fait que j'ai trop entendu,  
Ce bruit dans tout le Bourg vient d'être répandu.  
Voilà le sort qui suit la grande réussite,  
On admire d'abord, on se déchaîne ensuite.

MONTVAL.

O! le plaisant péril pour en être effrayé!

CHAMPAGNE.

Je craindrois moins pour vous, mais j'en suis de  
moitié.

Comme à vingt pas d'ici je sifflais dans la rue,  
Un manant dit tout bas fixant sur moi la vue,  
Il appelle le diable, il faudroit le noyer:  
Ou plutôt le rotir, dit l'autre, il est Sorcier.  
Je m'éloigné à ces mots, leur troupe m'accom-  
pagne,

Ils alloient me saisir, c'étoit fait de Champagne,  
Si la Comtesse alors qui paroît à propos,  
N'eut avec tous ses gens, écarté ces marautes.  
J'ai loué mille fois son heureuse rencontre,  
Les femmes sont pour nous, si les hommes sont  
contre.

MONTVAL.

Finis ce vain propos, va, je n'ai pas le tems  
De perdre à t'écouter de précieux instans,  
Je les dois aux transports que mon bonheur m'in-  
spire,

J'obtiens enfin Lucile, & je cours l'en instruire.

CHAMPAGNE.

Comment! on vous l'accorde?

MONTVAL.

MONTVAL.

Oui, je vais l'épouser.

CHAMPAGNE.

Le sort vient jusques-là de vous favoriser!

MONTVAL.

Oui, juge de ma joye.

CHAMPAGNE.

Ah! mon cœur la partage.

Son pere vient. Son air est d'un heureux présage.

## SCENE IX.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

LE BARON.

Je viens tout transporté. Ce que m'a dit m'a  
sœur,

Est-il bien vrai? parlez, mon cher Libérateur!

Vous allez être à nous tout entier sans partage,

Je benis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plutôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdrons pas, & j'en suis enchanté,

Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,

D'une vive douleur, j'en avois l'ame atteinte,

Le Ciel vient pour nos jours de vous bien conseil-  
ler,

Vous ferez à portée en tout tems d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma première, & ma plus chère étude,  
J'écarterais de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poète & Médecin, que de ressource en vous!  
Pouvons-nous faire un choix plus commode &  
plus doux?

Vous rimerez pour moi pendant la matinée,  
Et ma fille pourra vous voir l'après-dinée,  
Le soir vous donnerez tous vos soins à ma sœur,  
Pour toute ma maison quel plaisir! quel bonheur!  
Un nœud si fortuné ne peut trop tôt se faire;  
Et je brûle déjà de vous voir mon beau-frère.

MONTVAL *à part*.

Qu'entens je! juste Ciel!

## SCÈNE X.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE,  
CLÉON.

LE BARON.

**C**her Cléon sçavez-vous  
La nouvelle faveur qui se répand sur nous?  
Monsieur s'allie à moi.

CLÉON.

Votre sœur que je quitte  
Vient de m'en informer, & je vous félicite.  
On nous attend tous trois. Le Notaire est-là bas.

LE BARON.

Allons vite. Au lieu d'un, il fera deux contrats.

*Il sort.*

# SCENE XI.

CLE'ON, MONTVAL.

MONTVAL *à part.*

**N**e ménagons plus rien dans cet instant funeste,

Et risquons tout pour rompre un nœud que je déteste.

*retenant Cléon qui s'en va.*

Arrêtez. Votre état, Monsieur, me fait fremir.  
Malgré vous même enfin je veux vous secourir,  
Je puis vous guérir seul du mal qui vous possède.

CLE'ON.

L'Amour m'en guérira, sans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien si fatal;  
Le remède cent fois est pire que le mal.

CLE'ON.

C'est l'amour qui l'ordonne, il sera salutaire.

MONTVAL.

Monsieur, encore un coup l'amour vous est contraire.

CLE'ON.

Mais si l'on vous en croit, l'amour n'est jamais bon.



MONTVAL.

Je ne dis pas cela, c'est selon la saison.  
 Dans la jeunesse, il est, s'il faut ne vous rien taire,  
 Il est bon, excellent, qui plus est, nécessaire.  
 De vingt ans jusqu'à trente, il est un agrément,  
 Et même une vertu, quand il est sentiment;  
 Mais il ne convient pas que je vous dissimule  
 Qu'à soixante.....

CLE'ON.

J'entens, il est un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeste à vous non-seulement,  
 Mais à Lucile encore, ainsi qu'à son amant.

CLE'ON.

Son amant!

MONTVAL.

Oùi, Monsieur, l'amant le plus fidelle,

CLE'ON.

Le connoissez-vous?

MONTVAL.

Fort.

CLE'ON.

Lucile l'aime t'elle?

MONTVAL.

Puisqu'il faut vous l'apprendre, éperdument,  
 Monsieur.

CLE'ON.

Chaque mot est un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon, pour le guérir, il faut que je le blesse.

CLE'ON.

CLE'ON.

Votre secours, Monsieur, est d'une étrange espece,  
Et jamais.....

MONTVAL.

Le remède est violent, d'accord.  
Mais naturellement vous avez l'esprit fort.  
Je risque sur un cœur aussi grand que le vôtre,  
Ce que je n'oserois essayer sur un autre.  
Sa générosité, du succès, me répond.  
Consultez-la, Monsieur, l'effet en sera prompt.  
Courage, ce soupir m'est d'un flatteur augure.

CLE'ON.

La vertu de Lucile après tout me rassure.  
Elle oubliera l'Amant.

MONTVAL.

Non, ne l'espérez pas.  
Son absence a pensé lui coûter le Trépas.

CLE'ON.

Que dois-je faire? ô ciel!

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance;  
Prenez, Monsieur, prenez pour guide la prudence.

Signalez vos vertus par un effort nouveau;  
Etouffez sagement l'amour dans son berceau;  
Et de deux vrais amans protégez la constance.  
Je vous réponds, Monsieur, de leur connoissance;  
Vous goûterez le bien de faire des heureux.  
En est-il un plus grand pour un cœur généreux?  
Le bonheur qui suivra cette gloire infinie,  
Va de dix ans au moins vous prolonger la vie.

CLE'ON.

Je ne rougis.....

MONTVAL.

Bon, tant mieux. Qui commence à rougir  
Tout haut de sa foiblesse, est bien près d'en  
guérir.

CLE'ON.

Je surmonte la honte, & je sens qu'à mon âge  
L'Amour est un écueil, & l'Hymen un naufrage.  
Instruisez-en Lucile, & son amant aussi.

MONTVAL.

Il l'est déjà, Monsieur, vous le voyez ici.

CLE'ON.

Comment! feroit-cè, vous?

MONTVAL.

Oùi, mon ame ravie  
Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.  
Je suis François, Monsieur, la guerre est mon  
métier,  
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être Offi-  
cier.  
Montval est mon vrai nom. Tout le reste est l'ou-  
vrage  
D'un amour, qui n'a pas la richesse en partage.



## SCENE XII.

CLE'ON, MONTVAL, LE BARON,  
LA MARQVISE, LUCILE.

CLE'ON *au Baron, à la Marquise, & à  
Lucile.*

**A**pprochez tous les trois, venez, foyez témoins:  
Du prodige nouveau qu'ont operé ses soins,  
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flâme,  
D'un amour ridicule, il a purgé mon ame,  
Nous voila tous guéris par son Art souverain,  
N'en foyez plus surpris, il n'est pas Médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma sœur est détrompée,  
Et je suis enchanté qu'il soit homme d'épée.  
Il est toujours Poëte, & c'est ce que je veux.

CLE'ON.

Ils s'aiment; permettez que je les rende heureux,  
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur!

MONTVAL.

Quelle gloire!

LE BARON.

O! générosité, qu'on aura peine à croire!

LA MARQVISE.

J'ai fait une méprise, & viens de m'égarer.  
C'est peu de l'avouer, je veux la réparer.

104 LE MEDECIN PAR OCCASION,

à Cléon.

Votre exemple, Monsieur, est des plus héroïqu  
Je le suis, ils seront mes héritiers uniques.

LE BARON à Cléon.

Nous devons .....

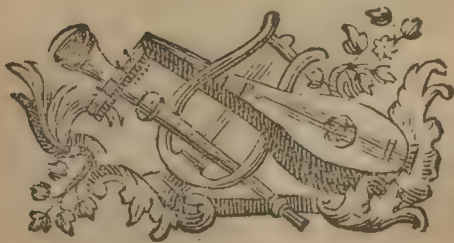
CLEON.

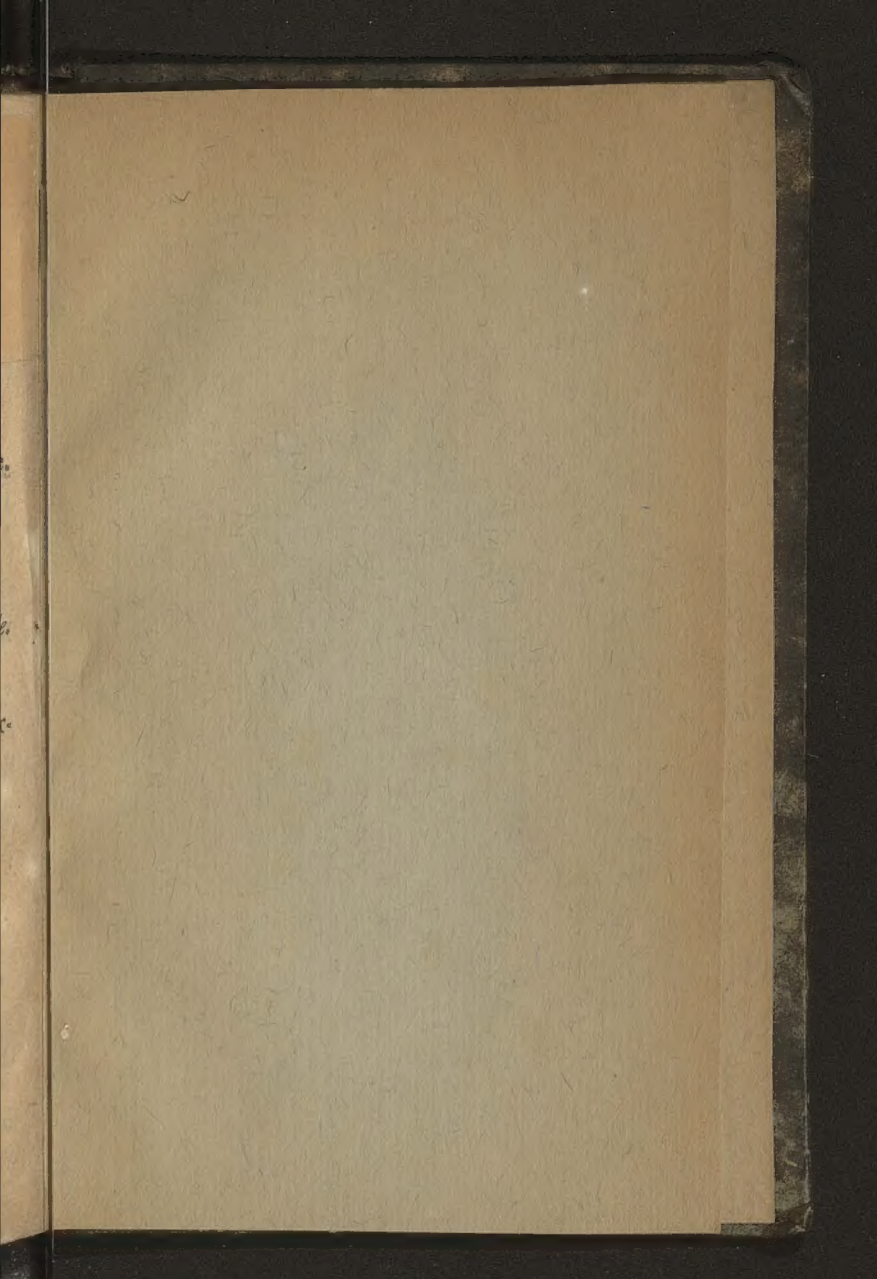
Vous devez me faire compliment,  
D'allier aujourd'hui ce qu'on joint rarement,  
Et qu'on devroit toujours joindre par préférence.  
J'unis le vrai mérite à la rare constance,  
La gloire à la beauté, l'esprit aux sentimens,  
Les graces au sçavoir, les vertus aux talens,  
Puis-je de mes trésors faire un meilleur usage?

à Montval & à Lucile qu'il unit ensemble.

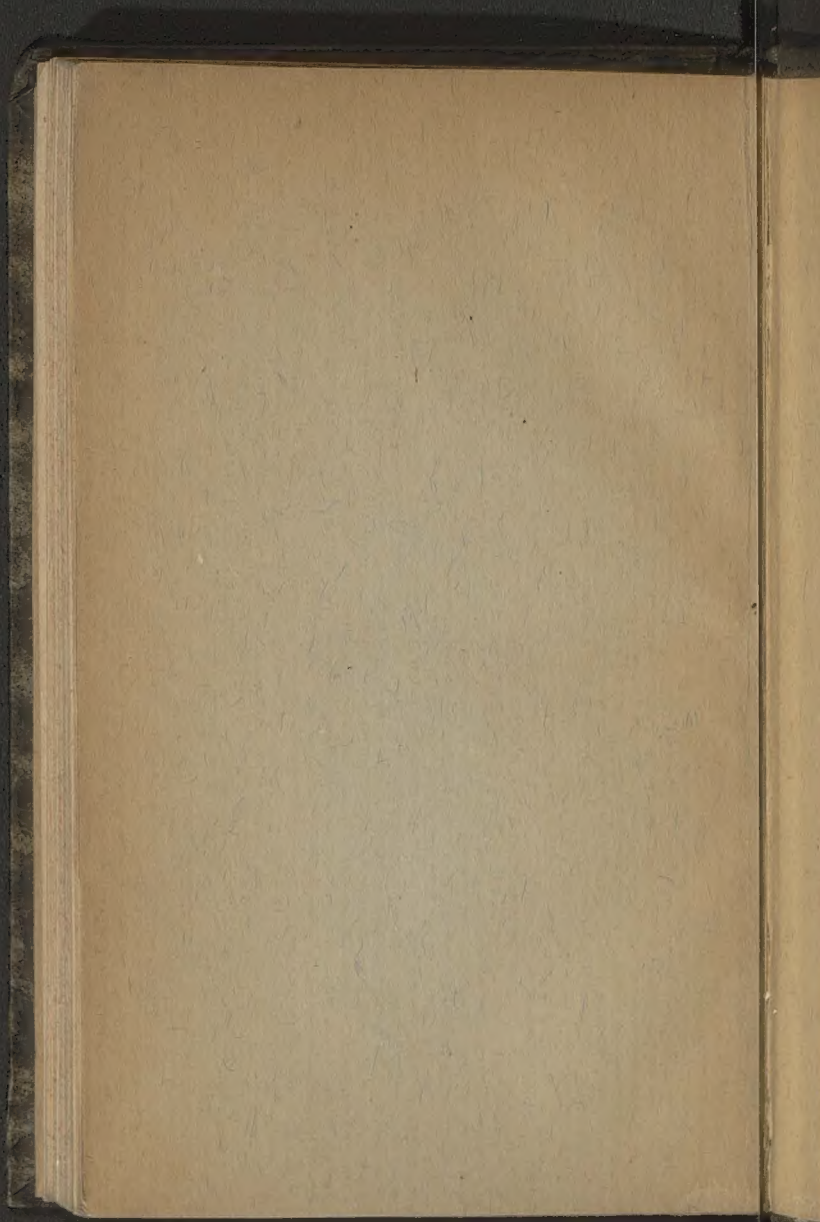
Mes enfans formez vite un si bel assemblage.  
Soyez riches tous deux par mes justes bienfaits.  
Ce don vous manquoit seul, & vous voilà par-  
faits.

*Fin de la Pièce.*









Biblioteka Jagiellońska



stdr0024047

